

## VOYAGES SUR LES BRUMES DU TEMPS

AUTEURE : Sophie DRON

Quel lien peut-il bien exister entre la fille de deux bergers des Indes ancestrales, un poète du Moyen-Âge et sa muse, un chroniqueur du XIXème siècle mort près des rives de la Marne, un professeur de musique de l'Île de Ré tombé fou d'amour à l'aube du XXème siècle, un gamin qui apprend le métier de journaliste dans le Paris d'avant la Grande Guerre, un journalier conteur d'histoires dans la France profonde des années 50, quatre copines en vacances en Espagne dans les années 90, une psychiatre de l'an 2000, une jeune pianiste virtuose de notre époque et le dictateur d'une petite république nichée quelque part en Europe de l'Est ?

Ce lien n'est autre que Le Mystère avec un grand M.

Ce recueil rassemble 10 nouvelles égrainées au fil des époques et en des lieux divers mais où, invariablement, le Merveilleux tient le premier rôle.

- La Larme de Pashmina	page 2
- Le Chant Nocturne du Rossignol	page 6
- Aussi Longtemps Que Coulera La Marne	page 9
- Suse	page 14
- Le Roman Feuilleton	page 19
- Sarabande	page 26
- La Gare Oubliée	page 30
- Le Patient Numéro 13	page 36
- L'Enfant-Miroir	page 40
- Chaleur Infernale	page 44

## La Larme de Pashmina

Il existe en Inde une légende à propos d'un fleuve qui serait -dit-on- brusquement apparu, puis se serait évaporé tout aussi soudainement.

Il avait pour nom : La Sarasvati.

Il nous faut remonter à l'époque lointaine des premiers maharadjas, nous immiscer au cœur d'un royaume prospère où les temples étaient aussi nombreux qu'il y avait de divinités, où les arts étaient florissants et les peuples en paix.

En ce royaume vivait un couple de bergers. Ils avaient pour nom Tarun et Samru.

Les chèvres qu'ils élevaient suffisaient à leur assurer une vie confortable. La laine de leurs troupeaux servait au tissage du très précieux cachemire dont raffolaient les nantis. La douceur et la légèreté inimitables de ces étoffes faisaient tout autant les délices des rois et des princesses que des nobles raffinés. Nos deux bergers produisaient une laine dont la qualité surpassait de loin celle de toutes les autres. Car Tarun prenait le plus grand soin de ses troupeaux et Samru était l'une des meilleures fileuses du pays.

Ils s'étaient mariés par amour, ce qui était rare dans ces contrées où les unions étaient, la plupart du temps, arrangées par les familles.

Leur maison, sans être remarquable, était agréable et bien située. La porte était toujours ouverte aux amis qu'ils comptaient en grand nombre. Tarun et sa gracieuse épouse étaient en effet appréciés de tous en raison de leur bonté. Nombreux étaient les nécessiteux qui bénéficiaient de leur aumône. Leur unique serviteur était considéré comme un membre de la famille et traité comme tel.

Tarun et Samru étaient jeunes et en bonne santé. Leur cheptel prospérait un peu plus chaque année. Pour ces raisons, ils n'oubliaient jamais de remercier Krishna, le Dieu des Bergers.

Toutefois, au fond de leur cœur, ils se prenaient à soupirer de temps à autre ; il leur manquait quelque chose pour être parfaitement heureux : ils n'avaient pas d'enfant alors qu'ils étaient mariés depuis plusieurs années déjà. Et Tarun interrompait parfois sa tâche pour s'imaginer apprendre le beau métier de berger à un fils plein de vie. De même, Samru se faisait rêveuse de temps à autre tandis qu'elle filait la laine si douce, berçant en imagination une petite fille.

Les Dieux exaucent parfois les prières et un beau jour, enfin, Samru porta l'enfant tant désiré. Tarun, fou de joie, offrit maintes offrandes à Krishna, puis à Ganesh et fit distribuer des pièces d'argent aux déshérités.

Mais les présents des Dieux ont parfois une contrepartie et celle-ci fut bien cruelle : Samru n'eut que le temps de découvrir la magnifique petite fille qu'elle venait de mettre au monde que déjà, elle fermait les yeux à tout jamais.

Tarun fut inconsolable, refusant catégoriquement de poser les yeux sur l'enfant dont la naissance avait coûté la vie à son épouse bien-aimée. Le bébé fut confié à une nourrice qui vivait quelques rues plus loin.

Les cendres du bûcher funéraire de Samru étaient à peine froides qu'une très vieille femme vint un soir trouver Tarun en sa demeure. Cette femme était célèbre dans tout le royaume et respectée de tous car elle était devineresse. Elle s'appelait Bala. Malgré son égarement, Tarun la reçut quand elle se fit connaître. Bala exigea de voir l'enfant. Le serviteur partit aussitôt, ramenant peu après la nourrice qui portait le nourrisson. Le jeune père n'eut d'autre choix que de découvrir le visage de sa fille. Elle était le portrait craché de sa défunte épouse. Mais aussi et surtout, une fine marque bleue -qui affichait clairement la forme d'une goutte d'eau- apparaissait au milieu de

son front. La devineresse, qui avait entendu parler de ce signe étrange, avait fait un long chemin pour venir l'examiner. Elle le fit donc avec une grande attention, avec gravité même, puis elle se tourna vers Tarun :

- Ta fille a reçu le signe de l'Eau. Elle disposera d'un grand pouvoir. Hâte-toi de lui donner un prénom. Et prie pour que jamais la larme de ta fille ne s'échappe de son front. Le visage de notre royaume pourrait bien en être totalement changé.

Sur ces mots sibyllins, la vieille Bala se retira sans que le père eût la présence d'esprit de lui demander des précisions. Il s'approcha de sa fille et la prit dans ses bras. Il sentit sa peine diminuer considérablement au fur et à mesure qu'il contemplait ce petit être si délicat. Car tout dans cette enfant n'était que douceur : ses grands yeux noirs veloutés et en amande, ses cheveux fins et duveteux, sa peau fine comme la soie, son sourire enfin. Alors, Tarun sut quel prénom donner à sa fille :

- Tu seras Pashmina, murmura-t-il avec émotion. Car tu es pure, douce et belle comme le cachemire.

Le temps passa comme un rêve : la petite Pashmina grandit, faisant le bonheur et la fierté de son père qui jamais ne se remaria. L'enfant était toujours gaie et jamais ne pleurait, même lorsqu'elle se faisait mal. Son père avait oublié les paroles de Bala, morte depuis longtemps et se contentait de s'émerveiller d'avoir une fille dont les qualités grandissaient avec les ans... Pashmina apprit à filer la laine avec une dextérité qui surpassa bientôt celle de Samru et devint une bergère aussi accomplie que Tarun. Elle conservait son caractère égal et son sourire était éblouissant. La marque entre ses sourcils lui donnait un charme inusité.

Pashmina avait beaucoup de prétendants et le nombre s'accrut encore au fil du temps. Mais elle n'en aimait aucun plus qu'un autre et ne songeait pas au mariage. Quant à Tarun, peu pressé de perdre sa fille tendrement chérie, il refusait chaque prétendant avec la même réponse :

- Ma fille est mon seul trésor et je ne la donnerai qu'au plus grand homme de ce Royaume.

Le plus grand homme du Royaume était sans conteste le sage et vieux Maharadja Saranjay, déjà pourvu d'une épouse.

Mais un jour, alors que Pashmina menait l'un des troupeaux de son père à l'une de leurs prairies, elle croisa un jeune Seigneur assis confortablement sur un éléphant luxueusement harnaché, suivi par de nombreux serviteurs à pieds. Il fut si ébloui par la jeune fille qu'il voulut savoir qui elle était. Il obtint sans peine la réponse et se rendit à la maison de Tarun afin de demander la main de sa fille.

Tarun, malgré le riche habit du prétendant et son allure qui trahissaient une noble extraction, refusa poliment, usant de son argument habituel. Or, il se trouvait que ce Seigneur était Sanjit, fils aîné du Maharadja et héritier du trône. Ce dernier se fit connaître avec orgueil, sûr de convaincre le berger. Aussi n'en crut-il pas ses oreilles en entendant sa réponse :

- Vous n'êtes pas le plus grand homme du Royaume, du moins, pas encore...

Sanjit n'aimait pas qu'on lui refusât ce qu'il désirait. Lui qui pensait que le berger serait à ses pieds parce qu'un fils de roi avait daigné poser les yeux sur sa fille unique -laquelle n'était après tout qu'une fille du peuple- entra dans une rage telle qu'il aurait pu tuer Tarun sur l'instant.

Il se contint à grand peine et quitta les lieux toujours sous l'emprise de la colère. Il renversa brutalement un mendiant -qu'on appelait alors un intouchable- qui avait eu la malchance de se trouver sur sa route. Sanjit ne s'appesantit pas sur l'homme qu'il venait de blesser, occupé à échauder un plan : puisqu'il ne pouvait faire venir à lui

celle qu'il convoitait, il décida de la faire enlever. Il n'avait jamais eu pour intention de l'épouser. Mais avec ou sans l'accord de son père, elle serait à lui coûte que coûte.

Quelques jours plus tard, ses mercenaires attendirent le moment propice où Pashmina était seule et, sans lui laisser le temps de pousser un cri, ils s'emparèrent d'elle.

Depuis son entrevue avec le Prince, Tarun avait l'intuition qu'un malheur se préparait. Ne voyant pas sa fille revenir à l'heure habituelle, il s'inquiéta et envoya son serviteur à sa recherche. Au retour de ce dernier, les craintes du berger s'accrurent : un homme du village avait aperçu des hommes voilés emportant une mince silhouette qui se débattait. Pour Tarun, cela ne faisait aucun doute que le fils du Maharadja était le commanditaire de l'enlèvement de Pashmina.

Malgré la distance qui nécessitait un jour entier de marche soutenue, Tarun se rendit au Palais des Lumières -ainsi nommait-on l'immense palais de Saranjay- afin de supplier qu'on lui rendît sa fille. Le vieux Maharadja étant souffrant et Sanjit absent, ce fut donc le deuxième fils de Saranjay -Ranvi- qui reçut le berger. Ranvi était aussi bienveillant et tolérant que Sanjit était vindicatif et violent. Il écouta attentivement Tarun. Bien qu'ignorant si son frère était responsable de la disparition de la bergère, il savait toutefois que ce dernier avait déjà séduit d'autres jeunes filles sur lesquelles il avait jeté son dévolu, se lassant d'elles aussitôt après. Il savait donc son frère capable de tout.

- Reviens dans trois jours, conclut-il après réflexion. Si mon frère est coupable, justice vous sera rendue à toi et à ta fille. Mais si tu as menti, saches que tu seras châtié pour l'offense.

Tarun se retira, en proie à une profonde inquiétude quant au sort de Pashmina.

Plutôt que de se heurter de front à son frère qu'il savait rancunier, Ranvi mit sa sœur préférée, Sita, dans la confidence. Le Palais abritait de nombreuses femmes et seule une femme saurait rapidement si l'une d'entre elles était retenue ou non contre son gré.

Son espionne revint bientôt avec les renseignements attendus : Pashmina était bien enfermée dans l'aile du palais où logeaient Sanjit et ses gens. S'étant grimée en servante, Sita avait pu l'approcher et avait vu qu'elle était retenue prisonnière et désespérée. La prison de Pashmina était certes une prison dorée : pourvue des meubles les plus beaux, des soieries les plus élégantes, des mets les plus délectables et des fleurs les plus rares. Mais la jeune fille, qui n'avait jamais été séparée de son père et n'était pas corruptible, avait supplié son geôlier -pour lequel elle n'avait aucune inclination- de la libérer. Sanjit, qui avait un temps espéré éblouir Pashmina par ses présents afin de la séduire plus facilement, commençait à perdre patience. Une affaire urgente le retenait pour quelques jours hors du Palais. Avant de laisser sa prisonnière sous bonne garde, il l'avait prévenue qu'à son retour, il n'attendrait plus son bon vouloir.

Ranvi, intrigué par la prisonnière dont sa sœur avait vanté la grande beauté, la douceur et la marque étrange au front, se rendit jusqu'à la chambre où elle était emprisonnée. Contre des pièces d'or aux geôliers de la bergère, il put lui parler. Il ne douta pas que son désespoir était réel. Il lui trouva la grâce d'une reine et promit de lui rendre sa liberté. Dès le lever du jour, ulcéré par le comportement de Sanjit, il se rendit au chevet de Saranjay. Il lui fit part des derniers méfaits de son frère. Le Maharadja, qui avait pensé que son fils aîné s'amenderait avec le temps, comprit qu'il ne pouvait plus rien attendre d'un être qui ne pensait qu'à lui-même et à son bon plaisir.

Saranjay était très malade et il décida, avant qu'il ne soit trop tard, de désavouer le félon pour nommer Ranvi héritier du trône.

Sanjit, prévenu par ses mercenaires, revint au Palais juste à temps pour assister à la libération de Pashmina que son père serrait dans ses bras. La scène se passait à ciel ouvert dans la grande cour intérieure du Palais où Ranvi avait organisé les retrouvailles.

Apprenant de la bouche de Ranvi que le trône lui échappait également, Sanjit dégaina son sabre et le plongea dans la poitrine de son frère qui s'écroula sans avoir eu le temps de se défendre.

Pashmina tomba à genoux à côté de son sauveur dont le sang coulait à flots et, pour la toute première fois de sa vie, elle pleura. Mais ce ne fut pas de ses yeux que jaillirent les pleurs. Ils prirent naissance dans la marque bleue, s'écoulant en gouttes de plus en plus grosses et de plus en plus serrées. Chose incroyable également, ces larmes montèrent droit vers le ciel au lieu de tomber à terre. Les gouttes en suspension au-dessus du Palais des Lumières se muèrent peu à peu en lourds nuages grondants et sombres. Puis brusquement, ils se mirent à déverser des rideaux de pluie de plus en plus torrentielle, tourbillonnant jusqu'à former des cataractes, de véritables cascades. Bientôt, ce furent d'immenses lames de fond qui investirent et inondèrent les jardins du Palais des Lumières, les innombrables couloirs, les salles immenses. Mais ce faisant, ce fleuve improbable ne causa nulle dégât, n'emportant dans sa cavalcade effrénée que Sanjit et ses sbires.

Puis, telle une mer indomptée, le flot tumultueux se déversa dans les rues et les ruelles, tenant toujours emprisonnés dans ses rouleaux le prince et ses complices.

Le Palais redevint enfin silencieux tandis que le ciel retrouvait toute sa pureté.

La marque que Pashmina portait au front avait totalement disparu. Assise près de Ranvi, elle avait posé la tête du prince blessé sur ses genoux et le soignait, tout en priant Ganesh pour qu'il ne meure pas.

Pendant ce temps, le fleuve nouveau-né traversa le royaume de part en part tel un cheval emballé. Au crépuscule, il parvint jusqu'au désert du Thar. Là, il ralentit enfin sa course folle et finit par s'apaiser, faisant enfin son lit dans les ravines. Il y demeura visible tant que la vie de Ranvi fut en danger. Quelques lunes plus tard, ce dernier put quitter sa chambre. Alors, le fleuve mystérieux disparut comme par enchantement, comme s'il n'avait jamais existé. Et jamais on ne retrouva le corps de Sanjit ni ceux des autres hommes que le fleuve avait condamnés.

Le vieux Maharadja rendit l'âme peu après la guérison de Ranvi, soulagé de laisser son royaume entre de bonnes mains.

Le nouveau Maharadja, qui avait eu le bonheur de voir chaque jour de sa convalescence la douce Pashmina à son chevet, en fit sa maharani. Car Tarun tint parole : il donna sans regrets son unique trésor au plus grand homme du Royaume : un être bon et tolérant, qui aimait sincèrement sa fille et qui en était aimé.

On raconte que le Maharadja Ranvi et sa belle épouse furent des dirigeants éclairés. Ils vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé et leur nombreuse descendance donna de grands hommes et femmes qui aidèrent à fonder l'Inde telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Depuis la libération de la larme de Pashmina, la mousson verse chaque année sur les terres indiennes ses pluies diluviennes en souvenir de ce jour qui, effectivement, a changé le visage de ce beau pays.

## Le Chant Nocturne du Rossignol

Savez-vous que les rossignols chantent parfois la nuit ?

Quiconque a la chance de surprendre ces trilles nocturnes éprouve le sentiment de partager un moment d'exception : la beauté cristalline du chant, sa perfection harmonique et son émouvante sincérité provoquent bien souvent une enivrante nostalgie chez celui qui écoute. Ces notes, parfaitement modulées dans le silence ouaté de la nuit, racontent inlassablement une histoire, une triste histoire survenue il y a fort longtemps.

La mémoire des oiseaux en remonterait à beaucoup d'humains : ces récitals sous la lune, uniquement interprétés aux moments des amours des rossignols, célèbrent celles -pures et tragiques- qui unirent deux amants âgés de seize ans à peine.

Je sais, par une ballade venue du temps jadis, qu'à l'époque des chevaliers et des donjons, un puissant seigneur -Hugues de Noirlac- s'était follement épris d'une toute jeune Dame qui avait pour prénom Isabelle. Elle était la fille unique d'un autre grand seigneur, Roland de Montferrand, parti pour les croisades mais dont il ne revint jamais, victime de la peste.

Isabelle était arrivée au château de l'austère Hugues, son parrain, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Sa mère, Dame Anastasie, étant morte peu avant le départ de son époux pour Jérusalem, une suivante -prénommée Brune- l'avait suivie afin de lui tenir lieu de dame de compagnie et de confidente. Brune, âgée de quelques années seulement de plus que sa maîtresse, lui était entièrement dévouée, mais elle ne pouvait remplacer une mère. Le château, qui était devenu la demeure des deux émigrées, était un bien triste endroit pour une enfant de douze années, raffinée et cultivée, ainsi que pour son amie, espiègle et pleine de vie ! La lourde et solide bâtisse avait été construite sur des terres désolées et dressait ses sinistres tours de pierre de taille tout au sommet d'une colline aride et venteuse. Isabelle, qui n'avait connu que des jours gais et ensoleillés au temps où ses parents étaient encore de ce monde, dut s'accommoder de la solitude de l'endroit. La seule musique qui était alors offerte provenait des lamentations sans fin des vents mauvais avec, pour unique horizon, les grandes salles vides, tristes et glaciales de cette citadelle sans confort. Le maître des lieux était un homme dans la force de l'âge, aussi austère et sombre que son fief. Sans héritier et veuf depuis de nombreuses années, il passait son temps à guerroyer et à chasser. Ses serfs et ses gents redoutaient sa sévérité qui pouvait aller jusqu'à l'intransigeance, voire la cruauté. On chuchotait même qu'il requerrait de temps à autre les services d'une sorcière maléfique, connue sous le nom d'Ombrelame et dont la hutte inquiétante était tapie dans la forêt toute proche.

Quelques années passèrent, mornes et grises. Hugues, d'abord indifférent envers sa filleule qu'il n'avait recueillie qu'en espérant s'approprier les biens des Montferrand, constata peu à peu qu'elle devenait de plus en plus belle, gracieuse et envoûtante. Isabelle venait juste d'atteindre ses quinze ans que les rares visiteurs évoquaient la « Belle Isabeau », vantant son teint sans défaut, sa taille parfaite, sa chevelure de miel et surtout ses grands yeux noirs, tristes et veloutés, comme le sont ceux de certains oiseaux.

Et, contre toute attente, l'intraitable Seigneur Hugues se prit à éprouver pour Isabelle une passion aussi violente que non partagée. Car, lorsqu'il fit part de son inclination à sa pupille, celle-ci ne put retenir un mouvement d'effroi. Pour son hôte, brutal et colérique, non seulement elle n'avait nul penchant, mais elle nourrissait même une aversion instinctive. Toutefois, connaissant le tempérament dangereux du

seigneur, ce fut avec tact qu'elle opposait régulièrement une fin de non-recevoir à ses demandes pressantes de devenir sa femme.

Il s'avérait que la jeune fille aimait ailleurs : un poète-chanteur d'à peu près de son âge, aussi séduisant que charmant et qui portait le nom d'Enguerrand. Ce dernier, intrigué par la réputation grandissante de la Belle Isabeau, avait fait le voyage depuis l'Anjou jusqu'où sa renommée s'était étendue. Muni de son luth et de son éblouissant sourire, il s'était présenté au Château de Noirlac pour voir de ses yeux si la belle l'était autant qu'on le prétendait. Car, par exception et dans l'espoir de plaire à sa pupille, Hugues ouvrait depuis peu sa porte et sa table aux nobles des environs, ainsi qu'aux troubadours et aux ménestrels. Enguerrand, qui avait un don véritable pour le chant, régala ainsi chaque soir les convives de ses ballades mélodieuses accompagnées par la sonorité délicate de son luth. Isabelle, qui goûtait fort la musique et la poésie, attendait ces moments avec une impatience grandissante. Elle s'éprit peu à peu de la voix tendre du chanteur, de ses yeux bleus charmeurs, ainsi que de la fraîcheur d'un visage qui gardait encore les traces de l'enfance. De son côté, le brun poète fut conquis par les grâces de celle qui n'avait décidément pas usurpé sa réputation. Ses ballades, qui toujours parlaient d'amour, n'avaient d'autre sujet qu'une Dame belle et mystérieuse. Arriva ce qui devait arriver : certaines allusions, certains regards firent comprendre à Isabelle quel doux émoi elle avait déclenché. Les sonnets de son jeune admirateur ayant su trouver le chemin de son cœur, elle mit Brune dans la confidence. Cette dernière fut chargée de transmettre billets doux et vœux d'amour éternel que nos amoureux ne manquèrent pas de s'échanger. A l'époque de la carte du tendre, l'amour courtois n'était pas un vain mot : Isabelle et Enguerrand demeurèrent aussi virginaux que sincères dans leurs élans. Seuls de chastes baisers furent échangés, accompagnés du serment de n'en aimer d'autre, quoiqu'il advînt.

Et, malheureusement, ce fut le pire qui advint.

Hugues, pour peu subtil qu'il fût, finit par deviner que celle qu'il voulait épouser était éprise d'un autre. Dès lors, il en conçut une jalousie féroce et soupçonna chaque homme présent au château. Les conséquences furent dramatiques : le maître d'armes, qui eut le malheur de faire un compliment à Isabelle, fut retrouvé à l'aube dans les douves, mort, sans blessure apparente. Un jeune chevalier, qui vint à Noirlac faire une cour empressée à la Belle Isabeau, disparut mystérieusement. D'autres encore, dès lors qu'ils avaient posé les yeux sur l'objet de la convoitise du féroce seigneur, périrent ou se volatilèrent de façon si étrange qu'il n'y eut bientôt plus le moindre doute qu'Ombrelame agissait en secret sur les ordres de son maître. Peu à peu, les visiteurs se firent moins nombreux.

Isabelle comprit dès lors que son jeune amant courrait un grave danger. Un seul geste, un seul regard surpris et s'en serait fini de lui. Elle savait qu'ils ne pouvaient fuir : sur ces terres désolées, on les aurait retrouvés sans peine. Alors, elle adjura Enguerrand de quitter seul le château, mais ce dernier refusa catégoriquement : chanter pour sa belle était devenu sa seule raison de vivre. Et, de son côté, la jeune fille n'imaginait pas -sans verser de larmes- être éloignée de son poète-chanteur. Aussi, le jour, nos amants affichaient ouvertement une feinte indifférence l'un envers l'autre. Mais la nuit venue, dès qu'ils le pouvaient, ils se retrouvaient près des ruines d'un ancien temple païen. Enguerrand pouvait alors chanter sans dissimuler ses sentiments, pendant qu'Isabelle renouvelait ses serments. Toujours, la fidèle Brune faisait le guet, les avertissant dès que quelqu'un approchait. Mais, un soir, la jeune suivante fut prise d'une fièvre soudaine et fut trop souffrante pour pouvoir sortir. Malgré tout, Isabelle et Enguerrand se rendirent aux ruines, abandonnant toute prudence, car il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient retrouvés seuls, les abords du château étant

désormais étroitement surveillés par les espions du Seigneur Hugues. Or, ce soir-là, les gardes avaient été envoyés au loin par leur seigneur. Bien sûr, un piège avait été tendu : la machiavélique Ombrelame avait jeté un sort à Brune et les gardes avaient reçu l'ordre de laisser la voie libre. La sorcière suivit la belle Isabeau quand elle quitta le château et put ainsi découvrir à qui elle avait donné son cœur.

La colère du Seigneur Hugues, qui découvrait enfin l'identité de celui pour lequel Isabelle le repoussait, fut sans limite. Sa rage de se voir dédaigner pour un homme de moindre condition fut telle qu'il imagina une vengeance bien cruelle : puisqu'il ne pouvait avoir Isabelle, aucun autre ne l'aurait ! Ainsi en décida-t-il et, sans hésiter, il signa un pacte avec le diable par l'intermédiaire de son âme damnée, Ombrelame. La nuit suivante, qui était sans lune en raison d'un violent orage, une terrible malédiction s'abattit sur les deux jeunes amants : Enguerrand fut changé en rossignol, tandis qu'Isabelle devenait un oiseau de nuit, une chouette-effraie que l'on appelle aussi dame blanche. Hugues avait voulu faire un enfer de la vie des deux amoureux : à l'époque, le rossignol était uniquement diurne, tandis que la chouette ne sortait que la nuit. Plus jamais, ils ne pourraient se retrouver et finiraient leurs jours sans se revoir, même sous leur forme nouvelle.

Mais c'était mal appréhender la force d'un amour aussi sincère : un certain rossignol vint chaque nuit dans les ruines du temple païen pour y chanter son désespoir et son attachement éternel à celle qui était sa mie, tandis qu'une belle dame Blanche l'écoutait, la tête penchée, ses magnifiques et tristes yeux noirs ne quittant pas un instant du regard le frêle chanteur. Bientôt, on ne parla plus au château que de la magnificence de ce chant nocturne que nul autre jamais n'avait égalé. Apprenant qu'il avait échoué à séparer à jamais les jeunes amants, Hugues somma ses archers de tuer le rossignol et de capturer, puis de lui ramener la dame blanche qu'il enfermerait dans une cage afin de la garder près de lui.

Avertis à temps par Brune du nouveau péril qui les guettait, les oiseaux s'enfuirent ensemble à tire d'ailes et quittèrent à tout jamais les terres maudites de Noirlac.

Nul ne sait ce qu'il advint des deux amants, pas même Ombrelame dont la magie noire se retourna un jour contre elle, en juste de rétribution de tous les malheurs qu'elle avait causés.

Hugues, quant à lui, finit par sombrer dans la folie et disparut au cœur de la forêt profonde. On raconte que les animaux qu'il aimait chasser avec férocité l'auraient dévoré.

Brune finit par se marier, mais elle n'oublia jamais la belle Isabeau et donna ce doux prénom à sa fille aînée.

J'aime à croire qu'Isabelle et Enguerrand ont pu vivre paisiblement côte-à-côte jusqu'au dernier jour de leurs jours.

Quoiqu'il en soit, depuis lors, les rossignols mâles chantent la nuit pour que jamais ne tombe dans l'oubli l'amour impérissable qui unit une dame blanche et un rossignol, la belle Isabeau et son poète-chanteur.

Vous ne me croyez pas ?

Alors, si d'aventure, il vous arrivait d'entendre un rossignol chanter une nuit d'été, tendez bien l'oreille : non loin, se trouve toujours une chouette effraie, une dame blanche, qui écoute elle aussi les trilles nocturnes et, quelquefois, elle leur répond.



## Aussi Longtemps Que Coulera La Marne

Je suis enterré dans un petit cimetière non loin des bords de la Marne, près de Meaux.

Ma tombe, quoique modeste, est aisément reconnaissable par l'épithaphe qui y est gravée : « Ci-git Jacques-Auguste Bellinget, immortel en nos cœurs ». C'est mon épouse, Fanny, qui a souhaité que ces mots figurent sur ma stèle funéraire. Sans doute parce que, quelques heures avant mon décès, j'avais déclaré que je ne mourrai jamais...

**1854** Nous étions en train de pique-niquer au bord de la Marne par une chaude journée de juillet. Ma femme berçait notre jeune enfant assoupi dans ses bras. Nous avions convié deux de mes meilleurs amis et, comme il se doit après tout bon repas, nous refaisions le monde, un verre de bordeaux à la main. La rivière ondoyait paisiblement à nos pieds, tel un large ruban mordoré abandonné au gré du vent sur l'herbe sèche. Et, aussi loin que l'on regardât, la Marne ne semblait avoir ni début, ni fin. A la fois passive et volontaire, elle était -à mes yeux en tout cas- symbole d'éternité.

Nous nous amusions à conjecturer de ce que nous ferions de nos existences. Nous étions alors encore si jeunes ! Emile, qui vivotait en donnant des leçons de piano, proclamait vouloir être le plus grand compositeur de son temps. Paul, qui aimait la bonne chair, aspirait à devenir un nouveau Vatel, la fin tragique en moins. Quant à moi, eh bien... ma réponse se faisait attendre.

Je jugeai in petto qu'une vie d'homme ne suffirait pas pour me permettre d'accomplir ce que j'avais en tête : je voulais écrire, mais avant, j'ambitionnais de lire tous les grands auteurs sans souffrir d'exception et de voyager de par le monde. Et enfin, riche de mes connaissances et de mes expériences accumulées, je pourrai raconter les récits palpitants de mes voyages. Pontifiant, je déclarai tout de go :

- Moi, Jacques-Auguste Bellinget, je serai le plus grand chroniqueur de mon époque. Je décide donc que ne veux pas mourir, car bien j'ai trop à voir et bien trop à faire !

Mon épouse sourit avec bienveillance de ma feinte assurance, tandis que mes compagnons levaient gaiement leur verre à ma santé tout en me souhaitant une vie éternelle.

Nous aurions pu en rester là... Mais la Mort était non loin, tapie dans les méandres de la longue rivière. Elle entendit mes paroles et elle les médita. Elle les médita si bien que, la nuit suivante, elle vint me rendre visite.

J'étais allongé dans notre lit près de ma femme qui dormait déjà et m'apprêtais à m'endormir à mon tour lorsqu'Elle se montra à moi. Nul ne peut rencontrer la Mort sans ressentir de l'appréhension en la reconnaissant quelle que soit son apparence. Elle avait, cette nuit-là, revêtu celle d'une vieille femme portant une fine cape grise. C'est d'une voix mal assurée que je protestai :

- Il n'est pas encore temps...

A ma grande surprise, la Mort répondit par l'affirmative :

- Cela est vrai Jacques. Je me présente à toi bien avant que ton heure ne soit venue.

Sa voix était étrange, voilée comme si elle venait des tréfonds de la terre, d'une tessiture à la fois basse et étonnamment douce. Elle aurait pu appartenir tout autant à un homme qu'à une femme.

- Mais alors pourquoi ? voulus-je savoir, le cœur battant.

- Tu as affirmé tantôt refuser de mourir. J'ai d'abord ri de ton arrogance. Puis j'ai réfléchi à tes projets et le pari m'a séduite. J'ai donc décidé de te prendre au mot et je viens t'offrir un marché...

Mon inquiétude redoubla : un accord avec la Mort sous-entendait une contrepartie... Mais je pouvais au moins écouter Son offre, alors j'opinaï silencieusement, attendant la suite.

- Que tu me rejoignes n'était effectivement pas prévu avant de longues années, reprit la Mort avec détachement. Mais si tu acceptes de me suivre dès maintenant, je te propose plusieurs vies et donc de te donner l'opportunité d'exaucer ton vœu.
- Plusieurs vies ? répétais-je alors sans comprendre.
- Accepte de quitter l'existence sur l'instant et, tous les dix ans à chaque date anniversaire de ta toute première mort, tu reviendras à la vie pour une année, tel que tu es aujourd'hui : jeune, en bonne santé, ambitieux. Et cela... aussi longtemps que coulera la Marne. Tu verras le monde évoluer, tu liras, voyageras, accumuleras plus de savoirs que tes semblables...

Je restai mutique dans un premier temps, pesant avec une sorte de vertige le pour et le contre de cette incroyable proposition : l'éternité certes, mais contre une vie morcelée néanmoins. Je tournai mon regard vers ma femme toujours profondément endormie, puis vers notre fils, lui aussi assoupi dans son berceau d'osier.

- Mais je ne serai que peu présent pour eux, objectai-je, partagé entre l'envie de voir mon fils grandir et celle de pouvoir réaliser mon rêve.

J'avais émis la volonté chimérique de ne pas mourir parce que je voulais accomplir quelque chose d'unique. Je savais que les plus grands hommes avaient toujours été limités par leur finitude. Or la Mort m'offrait, par cette offre inattendue, la possibilité de m'affranchir de la mienne par une multitude de vies successives. Soudain ma méfiance ressurgit ; cela semblait trop beau pour être vrai.

- Que demandez-vous en échange ? interrogeai-je alors avec inquiétude.

La Mort eut un sourire énigmatique :

- Seulement que tu honores un rendez-vous avec moi lors de chacun de tes retours à la vie. Que tu passes une journée entière en ma compagnie de l'aube au crépuscule.
- Pour faire quoi ? m'enquis-je aussitôt, méfiant.
- Parler, fit la Mort.
- Et c'est tout ? insistai-je, étonné.
- Oui, confirma la Mort, c'est tout. Une journée de ton temps, tous les dix ans, pour discuter avec moi. Avoue que cela n'est pas cher payé. Et les jours suivants t'appartiendront en totalité...

Je tergiversai encore :

- Comment saurai-je où vous trouver pour cette... entrevue ?
- C'est moi qui te trouverai... il faudra juste que tu sois à proximité des rives de la Marne.
- Et si je... manquais un seul rendez-vous ? voulus-je encore savoir.
- Alors, le pacte sera rompu et plus jamais tu ne réveilleras de ton trépas suivant, ton sommeil deviendra éternel comme pour tout un chacun.

J'hésitai encore, regardant une nouvelle fois mon fils ; si j'acceptais, je ne pourrai pas profiter de ses jeunes années. Dans dix ans, je serai un étranger pour lui. Mais je songeai aussi que Fanny saurait lui parler de son père. Une petite voix, celle de mon ambition, chuchotait à mon oreille :

- Ils comprendront, ils t'attendront.

Je tentai tout de même de négocier :

- Puis-je au moins prévenir mon épouse ?

La Mort hocha sa tête grise :

- Si elle se réveillait maintenant, elle serait obligée de me suivre et ce n'est pas ce que tu souhaites.

Je frissonnai à l'idée d'écourter la vie de ma douce Fanny, tergiversant encore. Au bout de quelques minutes, la Mort finit par s'impatienter :

- C'est maintenant ou jamais, Jacques. Veux-tu me faire attendre ?

Je soupirai, vaincu :

- Y-a-t-il un document à signer ?

La Mort eut un nouveau rictus :

- Je ne suis pas Lucifer... Accepte ce marché à haute voix, cela suffira.

Je fis donc ce que la Mort demandait et elle se pencha vers moi pour déposer un baiser sur mon front. Un grand froid m'envahit alors. C'est ainsi que je mourus pour la première fois, sans douleur. Mais à l'aube, je regrettai amèrement ma décision, car je dus entendre, impuissant, les larmes déchirantes de ma chère épouse à son réveil, la peine que je causais à mes amis quand ils vinrent à la veillée précédant mon enterrement.

Puis l'on m'inhuma et je me reposai durant dix années. Ce fut comme une longue nuit sans rêves.

**1864** Enfin, je rouvris les yeux et respirai à nouveau : j'étais allongé sur l'herbe et reconnut les berges de la Marne non loin de l'endroit de mon tout dernier pique-nique. Comment étais-je donc arrivé là ? C'était un matin d'été, doux et clair. Je me sentais aussi en forme qu'après une bonne sieste et je constatai que j'étais revêtu de mes plus beaux habits. Tout me revint soudain à l'esprit en un éclair : la Mort, le pacte et mon décès. Ainsi, Elle avait tenu parole ! J'étais à la fois soulagé et inquiet : ma première visite serait pour ma femme et mon fils ! La stupeur -et sans doute la frayeur- passée, ils seraient tellement heureux de me retrouver !

Mais avant que j'aie le temps de quitter les lieux, un jeune homme blond apparut à l'orée du chemin et il s'avança délibérément vers moi. Imberbe, il semblait à peine sorti de l'enfance. Il était mince, de grande taille néanmoins et élégamment vêtu d'un habit gris.

- Bonjour, lançai-je aussitôt avec affabilité.

Je ne souhaitais pas être impoli avec la première personne rencontrée au cours de ma nouvelle vie !

- Tu es à l'heure à notre premier rendez-vous, Jacques !

Je reconnus aussitôt cette voix à nulle autre pareille : c'était celle de la Mort. Je répondis avec franchise :

- Je viens de m'éveiller et... je me suis retrouvé ici je ne sais comment...
- Parfait ! répondit la Mort sans me donner les précisions attendues. Elle ajouta :
- Le jour est levé, allons marcher le long de la rivière !

Désappointé, je me souvins alors de ce détail ennuyeux de notre marché. Je n'eus d'autre choix que de remettre la visite à ma famille à plus tard pour la suivre. La Mort me posa mille questions sur ma vie passée, sur mes projets futurs tandis que nous cheminions côte-à-côte. Répondant à ma demande, elle m'assura que ma chère femme et mon fils se portaient à merveille. Mais elle refusa de m'en dire plus, Mon impatience n'avait pas de bornes, mais le moment n'était pas encore venu de retrouver mes êtres chers. A midi, nous fîmes halte dans une guinguette au bord de la rivière. On aurait pu croire que j'étais accompagné d'un jeune frère. La Mort déjeuna de bon appétit, tandis que je me contentais de grignoter, l'esprit ailleurs. Elle, par contre,

s'intéressait à tout ce qui nous entourait ; je n'avais qu'une idée une tête : revoir ma femme et mon fils. Je ne goutais guère cette compagnie hors du commun, ni même le repas composé de fritures et de pêches à la crème. Ensuite, nous reprîmes notre marche le long de la Marne. La journée passa néanmoins plus vite que je ne l'avais craint et, enfin, au crépuscule, la Mort prit congé de moi. Je n'osai courir tandis qu'elle me regardait m'éloigner, mutique et le regard indéchiffrable. Mais dès que je fus loin de Ses regards, je pressai le pas pour me rendre jusqu'à ma demeure dont heureusement je n'étais qu'à quelques heures de marche. J'étais traversé par mille pensées : ma famille avait-elle déménagé ? Quel tempérament avait mon fils ? Quelle serait sa réaction en me voyant réapparaître ? Fanny me pardonnerait-elle le terrible marché que j'avais passé ?

La nuit était tombée quand j'arrivai enfin devant le porche familial. J'entrai et me faufilai comme un voleur dans le jardin. Je reconnus le grand saule, la fontaine, le vieux banc sur lequel j'aimais à venir réfléchir autrefois. Mon cœur bondit dans ma poitrine : la lumière des chandelles brillait aux fenêtres. Je m'approchai en silence et me glissai le long du mur de façade, prenant garde à ne pas me montrer. Je risquai un œil par la fenêtre et constatai que la salle à manger était apprêtée pour le souper et trois personnes s'y tenaient encore à table malgré l'heure tardive. J'éprouvai d'abord une grande joie : mon épouse, à peine changée par ces quelques années, était bien là. Je la trouvais plus belle encore que dans mes souvenirs, coiffée différemment, habillée sans doute à la dernière mode. Et un jeune garçon d'une dizaine d'années - mon garçon, pensai-je avec émotion et fierté- était assis à ses côtés. Je constatai avec satisfaction que mon fils me ressemblait et qu'il resplendissait de santé. Ma pensée était toute entière tournée vers les moyens de me présenter à eux sans leur causer une trop grande peur. C'est alors que je découvris enfin Emile, installé à la place qui avait été la mienne. Ma première réaction fut de penser que Fanny, toujours pleine de tact, avait invité mon meilleur ami et avait tenu à lui donner la place d'honneur. Eh bien, cela m'éviterait de me rendre chez lui pour lui conter l'aventure extraordinaire que j'étais en train de vivre !

Emile avait pris un air de notable, portait un habit qui montrait qu'il avait réussi. Sans doute était-il devenu le compositeur qu'il brûlait d'être... Il était justement en train de parler et, sur un signe de lui, notre domestique, Jeanne, s'approcha pour venir servir le dessert. Je réalisai avec un malaise grandissant qu'Emile semblait aussi à l'aise que s'il était propriétaire des lieux. Je vis avec stupeur qu'il prenait sans façon la main de Fanny pour la porter à ses lèvres. Et, le cœur serré, je fus le témoin désemparé du regard empli d'amour que ma femme lui adressa en retour. Enfin, comme si ma coupe d'amertume n'était pas encore pleine, je constatai qu'à une question qu'Emile lui posait, mon fils acquiesçait avec un grand sourire, celui-là même qu'un fils adresserait à un père aimé et respecté.

J'étais totalement pétrifié, ressentant le même froid que le baiser de la Mort avait fait couler dans mes veines dix ans plus tôt. Je venais de comprendre : Fanny, devenue veuve, s'était remariée par inclination avec Emile et, à observer le comportement de mon fils, ce dernier appréciait beaucoup ce beau-père qui m'avait remplacé auprès de lui.

La jalousie me mordit jusqu'au sang tel un serpent venimeux. Je trouvai à peine la force de quitter les lieux pour aller me fondre dans les ténèbres. Je marchais longtemps au hasard, comme si j'étais ivre ou malade et me retrouvai sans le vouloir au bord de la rivière. Cette dernière fut -avec la lune dont le disque parfait se reflétait sur ses ondes- témoin des larmes amères que je versai alors. J'en voulais terriblement à la Mort pour ce qui était, à mon avis, un marché de dupe. Je me calmai peu à peu

et réfléchis aux moyens de retourner immédiatement dans la tombe que jamais je n'aurais dû quitter. Mais le rendez-vous avec la Mort avait été honoré et j'avais un an devant moi, un an durant lequel je devrai affronter pire que la solitude. Car il était désormais hors de question que je me présentasse chez mon ami Paul. Pour lui, comme pour ma famille, comme pour Emile, j'étais mort et enterré. J'avais perdu ma place auprès d'eux, auprès des vivants. J'envisageai un instant de mettre fin à mes jours en me jetant dans la rivière profonde. A mon prochain réveil dans dix ans, il suffirait que je n'honore pas le rendez-vous avec la Mort. Et tout serait alors fini. Ma peine incommensurable et ma vie ici-bas.

Puis je réalisai que j'étais le seul responsable de ma situation présente : j'avais accepté l'offre qui m'avait été faite en toute connaissance de cause, sacrifiant sans trop m'encombrer de remords la vie merveilleuse que je menais auprès des miens pour satisfaire une ambition démesurée. Et, dans mon égoïsme, je n'avais pas imaginé qu'un autre puisse prendre ma place auprès de ma femme et de mon fils, pensant avec orgueil que -pendant mon absence- se confire dans mon souvenir leur suffirait ! J'avais l'impression de ne les avoir quittés qu'hier mais, pour eux, dix longues années s'étaient écoulées. Quelle leçon je venais de recevoir ! Cruelle, mais juste. La vie avait seulement repris ses droits mais, moi, je me sentais trahi, humilié et surtout, oublié ! Puis je réalisai alors que j'avais sans trop de peine refusé de songer que ma femme, puis mon fils vieilliraient, qu'ils mourraient tandis que moi je serai éternellement jeune et... solitaire.

Lorsque l'aube parut, ma décision était prise et, quelques jours plus tard, je m'embarquai pour les Amériques.

**2024** La Mort a toujours tenu sa promesse et, depuis deux siècles, je me suis accoutumé à cette existence morcelée... Je pense encore souvent à mon fils et à ma femme, partis l'un et l'autre depuis longtemps, à la vie que j'aurais eue si... Mais j'ai aussi été le témoin de tellement de choses ! Le meilleur, comme le pire : les révolutions, les guerres, les progrès de la science, les épidémies, les grandes avancées médicales, le cinéma, Internet, la mondialisation, la conquête spatiale... J'ai lu les plus grands auteurs et j'en découvre d'autres à chaque nouvelle décennie. J'ai voyagé aussi, énormément, de plus en plus vite, de plus en plus loin. Et je suis devenu chroniqueur non seulement de mon époque, mais ensuite de toutes les époques qui ont suivi. Mon nom demeure inconnu mais, tous les dix ans, paraît un article, un essai, une nouvelle avec seulement trois initiales en guise de signature : J.A.B. Un petit mystère les entoure qui intrigue quelques initiés...

Depuis 1854, je n'ai pas manqué un seul rendez-vous près des rives de la Marne avec la Mort. Et j'ai apprécié chaque instant de nos conversations. Elle sait écouter, ses pensées sont profondes, pertinentes, si pleines d'enseignement ! Son sujet de prédilection est l'humain, cet animal tardif et présomptueux, comme elle l'aime l'appeler. Je puis affirmer que La Mort, dont je connais désormais les multiples visages, est devenue mon amie. J'ai compris depuis bien longtemps combien, elle aussi, était solitaire.

## Suse

Je n'oublierai jamais le jour où j'ai vu Suse pour la toute première fois.

C'était sur l'île de Ré durant la vague de chaleur qui nous accabla au cours de l'été 1911. J'avais accompagné mon ami, Simon Grand-Moulin, à l'une de ces Garden Parties furieusement à la mode dans la société huppée. Cette fin de matinée d'août était étouffante et le vent venu de l'océan, moite, n'apportait aucun soulagement. Errant parmi les convives issus de la bourgeoisie locale, je ne me sentais pas à ma place. J'étais un simple professeur de musique, c'est-à-dire quantité négligeable.

La raison de notre présence en ce lieu tenait en trois mots : Suzanne de Blagnac. Séduit par cette jeune Rochelaise qu'il avait rencontrée au cours d'une soirée mondaine, Simon -aussi désargenté que moi mais jouissant d'un nom prestigieux- passait ses journées à écrire des lettres brûlantes et des poèmes non moins lyriques à l'objet de sa flamme. Il avait voulu que son meilleur ami connût celle pour qui il se consumait depuis plusieurs semaines. Les admirateurs de cette célébrité locale l'avaient affectueusement prénommée « Suse » et assuraient qu'elle possédait les plus beaux yeux de toute la côte atlantique. Je n'avais pas encore eu l'heur de rencontrer celle qui avait touché le cœur de mon ami. J'accueillais ses confidences avec une bienveillance teintée d'un rien de condescendance. Et je me jurais bien de toujours garder la tête froide même face à la plus divine des créatures. En mon for intérieur, je jugeais avec commisération ceux qui, touchés par les flèches de Cupidon, devenaient à mon sens aussi ridicules dans leurs propos que sots dans leurs élans. Simon me faisait presque pitié.

La fameuse Suzanne n'était pas encore arrivée et je doutai bientôt qu'elle se présentât. J'avais appris par Simon que la coquette était fort courtisée et, aimant à se faire désirer, ne se montrait pas toujours là où elle était attendue. Je commençai à regretter de m'être déplacé par pareille chaleur lorsque, tout à coup, une apparition qui me sembla presque irréelle, me figea sur place. Je ne vis d'abord, sous l'ombrelle lilas, qu'une silhouette revêtue d'une robe de dentelle dans les mêmes tons et si svelte qu'elle en semblait éthérée. Puis se révéla peu à peu un profil de madone rehaussé d'une chevelure sombre et opulente, marée moirée retenue par des peignes fins. Puis enfin, je découvris ses yeux : un regard surprenant, incomparable, magnétique. Jamais je n'avais vu des iris arborer cette teinte si parfaitement améthyste, comme deux pierres précieuses du violet le plus pur, serties dans l'écrin d'un regard en amande aux longs cils noirs comme l'ébène.

Ainsi il n'existait pas une, mais deux pierres philosophales capables de changer le plomb en or ! Car, comme par magie, tout s'inversa soudainement pour moi : le soleil -qui n'était qu'implacable- devint resplendissant ; la décoration surchargée des tables, les fleurs d'un jardin aux essences rares ; les invités affectés et prétentieux, des convives gais et charmants. Je n'étais plus un simple mortel, j'étais un esthète transporté dans l'Olympe des sens, parce que je venais de découvrir un chef d'œuvre de perfection.

Suse, car c'était bien d'elle dont il s'agissait, s'avança avec une grâce consommée dans l'allée centrale du jardin. Elle savait soigner ses entrées et, aussitôt, nombreux parmi les jeunes hommes présents -dont Simon, bien sûr- s'empressèrent autour de leur muse. Quant à moi, je demeurai à l'écart mais si immobile qu'elle finit par daigner le remarquer, m'accordant la grâce de m'effleurer de ses yeux sans pareils. Je plongeai dans deux lacs éblouissants et, sous leur empire, tout autour de moi me sembla si fade en comparaison que j'eus l'impression que les alentours

n'étaient plus ombrés que de noirs et de blancs, les autres couleurs de la palette chromatique de l'arc en ciel étant entièrement concentrées dans les iris mauves.

C'est donc ainsi que je tombai à mon tour immédiatement et désespérément amoureux de Suse ou, tout au moins, de sa beauté prodigieuse. Je n'eus alors de cesse de chercher le moyen de complaire à mon idole. Mais les déesses sont souvent exigeantes et capricieuses. La mienne ne consentait à tourner ses yeux divins vers ses adorateurs que lorsqu'ils déposaient sur l'autel de leur amour des offrandes dignes de sa magnificence et à la condition sine qua non qu'ils fussent violets, parmes ou mauves. Car Suse ne considérait avec intérêt que les dons de la même tonalité que ses iris d'exception. Cette Dame Sans Merci avait l'art d'alterner le chaud et le froid, laissant un jour l'obole d'un espoir à un soupirant, pour l'offrir dès le lendemain à un autre.

Or moi, qui avais tant raillé la sotte ivresse des amants aveuglés, j'étais devenu le plus enivré de tous. J'avais perdu tout sens commun et je voulais Suse pour moi seul.

Ce fut le début de ma descente aux enfers.

Simon, mon ami le plus cher des temps heureux, devint un rival dans mon esprit altéré et je le traitai en adversaire perfide. Je négligeai mon travail pour me consacrer le plus possible à l'objet de ma dévotion, mécontentant plusieurs clients importants. J'avais perdu tout sens de la mesure. Et pourtant, les onéreux bouquets d'iris pour lesquels je me ruinaï chaque jour ne suffirent bientôt plus à la maîtresse de mon cœur. Mes dernières économies fondirent dans l'achat de cadeaux de plus en plus somptueux pour obtenir le droit d'être son unique chevalier servant.

Mais cela ne fut pas encore assez.

Une magnifique broche toute d'or, d'améthystes et de diamants montée en forme d'iridacées par Cartier fut la cause de ma perte. Ce bijou hors de prix avait été offert par le juge Brégean de Saint-Martin-en-Ré à son épouse, Hélène, une matrone éminemment respectable et souffreteuse. Or, durant nos promenades de fin d'après-midi, ma divine rêva souvent à haute voix que ce bijou aurait dû être créé pour elle seule. L'iris était « sa » fleur et la couleur des pierres tellement identique à celle de ses précieuses prunelles que le joaillier avait dû s'en inspirer pour créer pareille parure... Je ne tardai pas à être moi-même convaincu qu'il y avait là quelque injustice que ma bien-aimée ne put posséder ce bijou. Les grands yeux levés vers moi se faisaient languides, mon ange soupirait, se plaignait d'en perdre le sommeil. Lorsqu'elle me susurra que celui qui lui offrirait la broche saurait gagner son cœur et sa main, je fus persuadé qu'elle m'avouait enfin à demi-mot son penchant pour moi seul. Et qu'il lui fallait un symbole de mon propre attachement.

- Je serai digne d'elle ! me répétais-je avec ferveur.

Mais comment ? Je désespérais de jour comme de nuit de ne pouvoir la contenter : non seulement j'étais sans le sou, mais je m'étais endetté jusqu'au cou pour les beaux yeux de ma magicienne. Comment aurais-je pu racheter un bijou d'une telle valeur, alors même qu'il n'était pas à vendre ?

Aussi, par peur de perdre Suse ou qu'un autre fasse une offre au juge, je fus pris d'un accès de folie : je m'improvisai cambrioleur et tentai de dérober la fastueuse parure un soir que j'accompagnai Suse à une réception chez les Brégean. Malheureusement, n'est pas Arsène Lupin qui veut : je fus pris sur le fait, c'est-à-dire dans la chambre de la maîtresse de maison, le coffret à la main. Je fus arrêté sur le champ sans avoir pu échanger un mot avec Suse, figée telle une statue antique au milieu des invités. Je croisai néanmoins son regard violet et, sur ses lèvres exquises, je crus lire :

- Je t'attendrai !

Le scandale fut évidemment à la mesure de mon imprudence et de ma bêtise. Offenser un homme de pouvoir était une très mauvaise idée et je ne tardai pas à le réaliser. Mes pensées restaient toutes entières tournées vers celle qui me tenait toujours sous son joug. Je m'efforçais de garder espoir puisqu'elle m'avait promis de m'attendre. J'espérais une lettre de ma belle qui ne vint pas. Suse ne me rendis pas visite tandis que j'attendais fiévreusement mon jugement dans les geôles humides de la Rochelle. Simon seul demanda à me voir, mais je refusai catégoriquement sa présence, persuadé qu'il ne voulait que railler mon malheur. Je vivais un enfer élaborant mille suppositions expliquant l'absence de mon aimée : l'avait-on empêchée de venir jusqu'à moi ? Était-elle souffrante ? Ou pire ? Je lui avais assurément causé une peine extrême, égoïste que j'étais ! Elle se retrouvait seule dans ce monde cynique par ma faute. Je finis par regretter d'avoir refusé d'écouter ce que Simon avait à me dire. J'aurais exigé qu'il me donnât des nouvelles de Suse...

Mais il était trop tard, la date de mon procès ayant été avancée par le juge qui décidément voulait me réserver un traitement spécial. Le jour J, il me sembla que toute l'Ile de Ré s'était donné rendez-vous dans la petite salle du tribunal. Mais, parmi la foule qui se pressait à l'audience et que je fouillais des yeux avec fièvre, je ne pus découvrir le seul visage qui comptait pour moi. Les yeux parfaits que je brûlais d'admirer une dernière fois, demeurèrent... parfaitement invisibles. C'est à peine si j'entendis la sentence, toujours inquiet que j'étais du sort de ma Suse. Non seulement je fus condamné à sept années d'emprisonnement, mais le juge Bréjean décida aussi que je fusse déporté sans délai à Cayenne pour y accomplir ma peine. C'était une condamnation à mort à peine déguisée, car il était de notoriété publique que bien peu revenaient de cet enfer.

Je n'avais pas 26 ans et ma vie se terminerait bientôt dans un bagne infâme au bout du monde sans avoir revu celle que j'aimais plus que ma propre vie ! Mais si Suse avait quitté ce monde, je n'avais plus envie de vivre. Telle fut ma pensée en écoutant le verdict qui fut sans appel.

Je n'arrivai jamais en Guyane...

Quelques heures seulement après avoir levé l'ancre, le navire de forçats qui nous transportait, mes frères de malheur et moi, fut pris dans une tempête aussi inattendue que violente. La nuit plombée de nuages épais, la houle rageuse, la pluie incessante, les éclairs zébrant l'horizon, les grondements du tonnerre, tous les éléments d'une fin du monde semblaient s'être rassemblés sur l'Atlantique.

Je priai pour la première fois de ma jeune vie, mais ma prière fut blasphématoire. La seule divinité que j'implorai dans mes derniers instants n'était autre que Suse. J'aspirai à la rejoindre dans le trépas éternel, car je ne doutai plus qu'il lui soit arrivé malheur...

Les forçats étaient enchaînés et, lorsque le bateau sombra corps et biens, il entraîna avec lui sa triste cargaison vers les abysses, tandis que l'équipage tentait de rejoindre la côte dans une frêle embarcation luttant contre la mer démontée. L'eau avait déjà envahi la cale, lorsqu'une voix retentit dans ma tête, une voix formidable, puissante, impériale :

- Pauvre fou ! Que celui qui ne voit point, voit enfin !

Et la planche de bois à laquelle j'étais solidement enchaîné fut brisée en deux sur l'instant, me libérant de la longue chaîne fixée au navire. Je demeurai un instant inerte, incrédule, flottant entre deux eaux. Puis, je réalisai enfin : c'était un miracle, je venais d'être sauvé par mon créateur ! L'air me manqua, j'étais au bord de l'inconscience alors, dans un sursaut, je nageai vers le haut et trouvai un trou dans la



coque par lequel je m'échappai. Mes poumons allaient exploser lorsque je parvins à la surface. L'air glacé s'engouffra dans ma poitrine, m'insufflant le souffle de ma seconde vie.

Je restai hébété un long moment, me contentant de me laisser balloter par les flots. Puis je constatai que l'océan s'était apaisé, comme si avoir dévoré le navire et les âmes en peine qu'il transportait avait calmé sa colère. Alors, grelottant, flottant sur l'onde grâce au reste du morceau de bois toujours attaché à ma main gauche, je tentai de me diriger vers la terre ferme. Comment ai-je pu deviner où se trouvait la côte alors que la nuit était toujours d'encre ? Cela demeure un mystère. Toujours est-il que, lorsque je sentis le sable sous mes pieds et la morsure de la roche écorcher mes paumes, je m'évanouis de soulagement et d'épuisement. Je demeurai inconscient jusqu'à l'aube.

Lorsque je revins à moi, l'écho d'une voix de stentor portée par le vent résonna à mon oreille... Pendant quelques secondes, je ne me rappelai ni où j'étais, ni même qui j'étais. Puis, tout me revint d'un bloc. J'entrepris alors d'escalader les bas rochers qui avaient été mon refuge. J'éprouvai désormais une joie enivrante : j'étais sain et sauf, libre qui plus est et je devais retrouver Suse. C'était la seule raison de cette seconde chance ! Suse était vivante, elle m'attendait et le juge suprême refusait la justice des hommes. Je constatai qu'un de mes poignets était toujours prisonnier de son cercle de fer. Je me saisis d'une pierre et frappai de toute mes forces le métal rouillé jusqu'à libérer ma main en sang. Je la lavai à l'eau de mer qu'un trou dans la roche avait emmagasinée et entrepris de m'éloigner au plus vite. J'étais revêtu des oripeaux rayés des forçats. La plage était par chance déserte à cette heure ; mais je devais au plus vite trouver des vêtements avant que quelqu'un ne me surprenne. Et ensuite, je devais me rendre en lieu sûr. Si j'étais repris, la corde m'attendrait, car je serais désormais considéré comme un évadé.

Je réalisai que l'océan m'avait rejeté non loin de Pornichet. Saint-Nazaire était donc tout proche. Je me dirigeai d'abord droit vers le village où je dérobaï dans une ferme un méchant paletot pendant à une patère, un pantalon en train de sécher et des bottes oubliées près d'une grange. J'étais affamé et assoiffé, mais je ne pouvais m'attarder. Plus loin, je trouvai une auberge sur mon chemin et volai le contenu d'un pot de lait, ainsi qu'une miche de pain. Le professeur de musique s'était mué une seconde fois en un voleur pour ne pas mourir de faim.

Je marchai ainsi presque sans interruption en me cachant et parvins jusqu'à Saint-Nazaire sans attirer l'attention. J'attendis la nuit pour me glisser jusqu'à la chambre sous les toits où logeait Simon. J'avais choisi de remettre mon sort entre ses mains : il était venu à mon procès et avait été le seul à me défendre, vantant ma droiture habituelle et mettant sur le compte du désespoir le vol que j'avais tenté de commettre...

Simon pâlit comme un mort en me voyant sur son palier puis, en larmes, il m'ouvrit les bras. Les nouvelles du naufrage étaient parvenues jusqu'à lui et il me croyait mort noyé. Je lui contai par le menu le sauvetage miraculeux dont j'avais été gratifié, tandis que je bus et mangeai à sa table. Je le suppliai de me donner de ses nouvelles de Suse. Il me rassura de quelques mots : elle était en excellente santé. Je remerciai la providence en pleurant à mon tour. Mais Simon refusa de m'en dire plus tant que je n'aurais pas pris de repos. Je m'endormis comme une masse sur le lit étroit de mon ami. A mon réveil, Simon était toujours à mes côtés. Il se déclara tout à mon service, m'offrant de me faire conduire jusqu'à Paris où je pourrai commencer une nouvelle vie sous une autre identité. Avais-je jamais eu meilleur ami ? Certainement pas !

Mais la folie que Suse avait semée en moi n'était pas encore éteinte. J'adressai à Simon une dernière prière : avant de quitter Saint-Nazaire, je voulais revoir Susanne une dernière fois. J'avais besoin de savoir si elle avait compris la force de mon amour. Sachant cela, je pensais pouvoir mieux affronter l'avenir immédiat sans elle. Car, malgré ses derniers mots, je n'imaginai pas lui faire l'affront de partager l'existence d'un fugitif. Mais peut-être qu'avec le temps, je pourrais me refaire un nom et si elle m'attendait encore un peu...

Simon me contempla avec la mine que je lui réservais autrefois lorsqu'il déclamaient ses poèmes sur les beaux yeux violets. Il hésita puis :

- Suse a quitté la Rochelle hier au bras de son époux pour le sud de la France, m'annonça-t-il sombrement d'une seule traite.

Je refusai de comprendre ce que mon ami venait de dire. Pire, je l'accusai de me mentir car il désirait toujours mon amante. Avec un soupir résigné, il alla fourrager dans le tas de journaux qui encombrait son bureau. Il en ressortit un numéro récent et l'ouvrit à la page des événements mondains. Une grande photographie d'une jeune mariée resplendissante au bras d'un homme courtaud et barbus figurait en bonne place.

- Que celui qui ne voit point, voit enfin ! avait tonné la voix au fond de l'océan...

Le sinistre juge Bréjean, qui avait lui aussi été conquis par Suse, avait commencé par écarter un rival en m'envoyant à Cayenne. Il lui faisait une cour discrète depuis des mois. Son épouse avait eu le bon goût de mourir durant mon emprisonnement et il avait offert la broche en forme d'Iris à celle pour qui j'avais ruiné mon honneur et risqué la déportation. Suse, qui s'était rapidement consolée de notre séparation, avait aussitôt accepté sa demande en mariage et venait de convoler.

Elle avait tenu parole puisqu'elle s'était donnée à celui qui lui offrirait le bijou d'exception.

Je tombai à genoux.

J'avais miraculeusement survécu au naufrage mais, désormais, je regrettais de n'avoir pas été emporté vers les abysses avec mes compagnons. La vérité m'apparaissait plus insupportable que la mort : les beaux yeux de Suse n'étaient pas des pierres philosophales, ils n'étaient que des miroirs aux alouettes !

## Le Roman Feuilleton

**1929** C'était un soir d'été où un violent orage nous avait obligés à quitter précipitamment le jardin pour nous mettre à l'abri des murs épais d'une vénérable demeure. Nous étions alors, ma femme Edith et moi, en villégiature chez Edouard C., célèbre critique littéraire et un ami très cher. Célibataire endurci, Edouard aimait beaucoup recevoir en son manoir ; aussi, avait-il également convié deux autres couples de notre connaissance et dont nous apprécions beaucoup la compagnie. De fait, notre séjour se révélait des plus agréables : nous passions nos journées en longues promenades dans la campagne environnante ; nos soirées s'éternisaient après souper en discussions passionnées au sujet d'écrivains et de poètes que nous admirions. Nous nous installions dans les confortables fauteuils en rotin trônant sur la grande terrasse faisant face à un étang de taille respectable pour fumer des cigares au parfum lourd ou de fines américaines qu'il était de bon ton d'accessoiriser avec un porte-cigarette en ivoire . Nous lisions à haute voix certains passages éminents - lorsque nous étions en possession de l'ouvrage évoqué- ou -dans le cas contraire- nous nous efforcions de les citer de mémoire. Ceci donnait évidemment lieu à des débats animés jusqu'à la controverse mais, néanmoins, nos échanges demeuraient amicaux et sans acrimonie, puisque nous avions en commun l'amour des belles lettres.

Ce fameux soir d'orage donc, une soudaine panne d'électricité nous obligea à ressortir bougies et candélabres pour éclairer les pièces assombries puis, une fois notre souper achevé, ce fut au salon devant un bon feu de cheminée que nous prolongeâmes la veillée, sirotant qui un café fort, qui un Cognac. L'antique bâtisse familiale d'Edouard, fraîche même durant les beaux jours, était devenue franchement glaciale tandis que la pluie redoublait d'intensité ; les flammes joyeuses et crépitantes de l'âtre apportaient, en même temps qu'un peu de chaleur, une lumière suppléant à la lueur chiche concédée comme à regret par les quelques chandeliers antédiluviens trônant ici et là sur les guéridons. Mais, au lieu de poursuivre la conversation amorcée à table au sujet de la richesse d'écriture de Giono dont l'excellent ouvrage, *Colline*, venait de recevoir un bon accueil du public, quelqu'un -je ne sais plus qui exactement- proposa à la cantonade que chacun d'entre nous contât une histoire dont le sujet devait être la personne la plus extraordinaire qu'il lui ait été donnée de rencontrer. Nous n'avions pas le droit d'inventer, notre personnage se devait d'exister ou –tout au moins- avoir réellement vécu. Tous applaudirent à cette idée et, aussitôt après, débutèrent des récits divers et variés allant de la mère de famille soulevant seule une charrette pour sauver son enfant au chasseur de baleines dans la veine d'un Capitaine Achab. J'écoutais ces anecdotes avec, je l'avoue, une attention un peu distraite. Car, quand ce fut à moi de prendre la parole, si je savais exactement quel homme m'avait le plus profondément marqué, j'hésitai encore à l'évoquer. Je ne m'étais d'ailleurs jamais confié à son sujet auprès de qui que ce soit, ma femme y comprise, car j'étais presque sûr que nul ne croirait mon récit. Pourquoi ai-je finalement franchi le pas ? Je ne saurais le dire précisément. Peut-être à cause de cette ambiance un peu particulière due à la lueur vacillante des bougies et du feu de bois, ce sentiment de temps suspendu rythmé par le martellement régulier des gouttes de pluies contre les fenêtres, comme un métronome remontant le cours des ans...

– Eh bien, Georges, c'est à ton tour !

La voix d'Edith me fit sursauter tandis que mon auditoire patientait toujours, un sourire affleurant déjà aux lèvres : je leur avais donné pour habitude de les régaler d'épisodes humoristiques qui jalonnent ma vie professionnelle : je suis journaliste et

j'ai la manie de croquer dans mes articles des portraits de mes contemporains réputés assez drôles. La compagnie s'attendait, en conséquence, à quelque récit amusant et bon enfant. Or, l'histoire que je m'apprêtais à lui livrer était, au contraire, tragique, incroyable, effarante même. Je commençai enfin :

- L'histoire que je vais vous raconter va certainement vous sembler être du domaine de l'invention. Mais je puis assurer que tout ce que vais relater ici est la plus stricte vérité. Les événements survenus sont si... étranges qu'il m'est arrivé de penser avoir rêvé tout cela ou avoir été abusé par quelque plaisanterie douteuse. Pourtant, des faits avérés continuent à me troubler. Jugez plutôt :

En 1910, j'avais 17 ans et, comme certains d'entre vous ici le savent, j'étais entré un an plus tôt au journal « Le Monde Illustré » en tant que grouillot. A cette époque, un genre littéraire faisait fureur : le roman-feuilleton. Un jeune écrivain venu de Bretagne, dont tout le monde a aujourd'hui oublié le nom, Guy Pierrefitte, était l'auteur d'épisodes qui passionnaient les lecteurs dont j'étais l'un des plus fervents. Son roman-feuilleton au titre évocateur « Catacombes », retraçait les aventures palpitantes d'un jeune noble accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Ce dernier avait été obligé de se cacher pour échapper à une justice corrompue et prouver son innocence. Il avait rejoint le Monde de la Nuit, une faune disparate et haute en couleurs qui peuplait les catacombes parisiennes. On y croisait entre autres personnages hors du commun, un homme gigantesque à la force prodigieuse, Titan, un poète en perdition, Abélard, des enfants aussi redoutables que des bandits de grand chemin, ainsi qu'une séduisante et mystérieuse aventurière, Agatha. Ce microcosme noctambule formait un véritable royaume souterrain, un empire dont les rênes étaient tenues d'une main de fer par un homme sans pitié, au visage couturé d'une terrible balafre qui lui avait fait perdre un œil, à la démarche sinistrement claudicante et qui se faisait appeler Impérius. Tous les ingrédients de l'aventure gothique, sombre et fantastique, étaient réunis et je tremblais avec une délectation sans pareille en dévorant chaque semaine les péripéties auxquelles était confronté le héros, Léopold de Saint Aymes auquel, bien sûr, je ne manquais pas de m'identifier.

Chaque jeudi, l'auteur venait à la rédaction apporter son manuscrit afin qu'il soit publié la semaine suivante. Il s'agissait d'un homme mince d'une petite dizaine d'années plus âgé que moi, aux allures douces, à l'aspect timide, à la voix agréable et posée. Qui aurait pu imaginer, en le voyant, qu'il était l'écrivain sulfureux dont la chronique tenait en haleine tant de lecteurs ?

Un certain jeudi, Guy ne présenta pas au journal, ce qui n'était encore jamais arrivé. Inquiet pour sa parution à venir, le rédacteur en chef me somma de me rendre chez lui. Je savais où habitait l'écrivain. Ce dernier m'ayant pris en amitié, il aimait échanger avec moi et j'avais eu l'occasion de faire quelques courses pour lui. Et, si j'admirais sans retenue l'auteur, j'appréciais également l'homme, respectueux et plein de gentillesse envers le gamin que j'étais alors. Les maigres émoluments de l'écrivain ne lui permettaient le loyer que d'une petite chambre nichée sous les toits de la rue de Varennes, mais la pension était propre et bien tenue par Madame Grelet, une respectable veuve. Je m'y rendis sans attendre et frappai à la porte de la chambre à plusieurs reprises. Je crus tout d'abord que mon ami était absent. Je m'apprêtai à faire demi-tour, lorsqu'un bruit venant de l'intérieur me fit revenir sur mes pas. J'appelai à haute voix et, enfin, la porte s'entrebâilla. Le visage qui apparut dans l'embrasure ne laissa pas de m'inquiéter : Guy avait la tête d'un homme malade ou qui avait passé une entière nuit blanche. Ses yeux étaient cernés et son teint blafard. Lui, qui était d'habitude si soigné, n'était ni rasé,

ni coiffé et des pans de sa chemise froissée sortaient de son pantalon. Il regarda par-dessus mon épaule, et, visiblement soulagé de constater que j'étais seul, m'accueillit d'une voix lasse avant de s'effacer pour me laisser entrer :

– Ah, c'est toi, Jules !

Je l'interrogeai aussitôt sur sa santé. Il s'efforça de m'offrir un pâle sourire, puis il s'enquit aimablement du but de ma visite. Surpris, je lui rappelai alors qu'il était en retard pour la remise de sa chronique et que l'on m'avait envoyé pour avoir de ses nouvelles et (je n'osais ajouter et « surtout ») récupérer les précieuses pages. Il sembla alors émerger de son inquiétante torpeur pour faire cette réponse pour le moins surprenante :

– Ah oui, le feuilleton...

Avait-il donc totalement oublié ce qui était son unique gagne-pain !? Je n'eus pas le temps de revenir de mon étonnement que son visage refléta alors une si terrible angoisse qu'à nouveau je m'enquerrai de son état et parlai même d'aller chercher un docteur. Il secoua la tête, puis se saisissant d'une liasse de papiers sur la table qui lui servait de bureau, il me la fourra dans les mains en murmurant pour lui-même :

– Même si tout cela est vrai, je ne dois pas céder...

Comme j'hésitai à le quitter, il insista :

– Prends ces feuilles et va les porter au journal, Jules. Vite !

J'obtempérai et, après avoir promis à Guy que je repasserais bientôt, j'apportai le manuscrit au Rédacteur, non sans y avoir jeté un coup d'œil. Au cours du précédent épisode, le fougueux Léopold, voulant libérer des griffes du terrible Impérius la belle Agatha dont il était aimé, avait été laissé pour mort. On peut comprendre combien j'avais hâte de savoir ce que notre prolifique auteur avait prévu comme rebondissements. Je lus avec fébrilité -et en avant-première- la suite tant attendue et au cours de laquelle il était révélé que mon héros n'était -par bonheur- que blessé. Le feuilleton était prévu pour vingt épisodes au total et nous en étions au dix-huitième.

Le soir même, au lieu de rentrer directement chez moi, songeant toujours à l'étrange comportement de mon ami, je décidai de ne pas surseoir à une nouvelle visite afin de m'assurer qu'il allait mieux. Car il était évident, à mes yeux, que Guy souffrait de fièvre ou de surmenage. Nous étions au mois de novembre et la nuit était déjà noire lorsque j'arrivai à sa pension. Je grimpai les marches quatre et quatre et m'apprêtai à me faire connaître, lorsque je réalisai que Guy n'était pas seul. Une voix d'homme, coupante et métallique, se fit entendre à travers la porte sans que j'aie besoin de tendre l'oreille. Mais, plus que la dureté de ton, ce furent les paroles prononcées qui me firent froid dans le dos :

– Si vous n'obéissez pas, je reviendrai à nouveau d'entre les pages pour me venger ! J'en ai le pouvoir et je vous tuerai de mes propres mains, même si c'est la dernière chose que je fais !

Je n'eus que le temps de me dissimuler dans un recoin sombre, que l'inquiétant visiteur franchissait le seuil de la chambre. La cage d'escalier était éclairée par un unique œil de bœuf, mais la lune y brillait de tout son éclat, ce soir-là. Je pus donc parfaitement distinguer les traits et l'allure de l'homme qui passa devant moi, heureusement sans me voir : il était grand et large d'épaules. Son visage dur et cruel était barré d'une horrible cicatrice qui s'étendait jusqu'à son arcade sourcilière. Son œil gauche était dissimulé sous un fin bandeau noir. J'étouffai un cri de terreur dans mon poing : jusqu'à sa démarche -il boitait lourdement de la jambe gauche- le visiteur ressemblait trait pour trait au personnage diabolique des

« Catacombes », l'effrayant Impérius. L'homme descendit lourdement l'escalier et j'entendis la porte cochère claquer. Il me fallut un peu de temps pour recouvrer tous mes esprits. Encore secoué, j'entrai sans frapper chez mon ami, la porte étant restée entrouverte. Je trouvai ce dernier assis à sa table de travail, tremblant de peur et défait, une plume à la main. Des notes avaient déjà noirci le papier : il écrivait sans nul doute l'avant dernier épisode du feuilleton quand cet homme inquiétant s'était présenté à lui ! Il me jeta un vague regard égaré, ne s'étonnant même pas de ma présence à cette heure, avant de se pencher sur son ouvrage à nouveau, murmurant des mots sans suite.

- Cet homme qui vient de partir, commençai-je avec hésitation dans son dos, il est le portrait craché de l'un de vos personnages...

Guy reposa la plume dans l'encrier et se retourna pour me regarder comme s'il me voyait pour la première fois :

- Toi aussi, tu peux le voir ? interrogea-t-il alors sur un ton fiévreux.
- Bien sûr, rétorquai-je, déconcerté par sa question. Il faisait assez clair pour que je le voie même parfaitement bien...

L'écrivain passa une main lasse sur son visage et soupira :

- Merci mon Dieu ! Je croyais que j'étais devenu fou et que moi seul le voyais et l'entendais. Hier soir, quand il m'a rendu visite, personne ne semblait l'avoir croisé... Ainsi donc, comme je le craignais, il est bien réel !
- Aussi réel que vous et moi, assurai-je. Je n'oublierai pas de sitôt son pas dans l'escalier, son souffle rauque et jusqu'à son odeur de sueur. Ma foi, à qui pensiez-vous donc avoir affaire ? A un fantôme ?

Guy se releva pour me venir scruter avec une lucidité que je ne lui avais plus vue depuis sa dernière visite au journal.

- Jules, fit-il alors, sais-tu garder un secret ?

J'opinaï gravement, secrètement flatté qu'il m'accordât une telle confiance mais un peu inquiet toutefois de ce qui allait suivre. Mon ami poussa un soupir :

- Cet homme, eh bien, il ne ressemble pas seulement à Impérius, il est Impérius.

Je haussai les épaules comme quelqu'un à qui on ne la fait pas :

- J'avais compris ! Vous n'êtes pas le premier écrivain à vous inspirer d'une personne réelle. Mais on dirait qu'il n'apprécie guère ! Je l'ai clairement entendu vous menacer de mort ! Le Rédacteur connaît bien le préfet de police, peut-être devriez-vous lui parler ?

Guy secoua lentement la tête :

- La police, ni personne d'autre d'ailleurs, ne peut m'aider, mon jeune ami. Cet homme, Impérius, je l'ai créé de toutes pièces. Il est sorti de mon cerveau comme tous les autres personnages du roman. Mais sa noirceur à lui, que j'ai voulue totale, lui a permis de s'évader du roman-feuilleton. Il ne peut rester longtemps dans le monde réel car ses pouvoirs sont encore limités, mais il est venu à deux reprises me menacer : s'il meurt à la fin de l'histoire, je mourrai aussi...

J'avais beau n'avoir que 17 ans, je n'étais pas prêt à avaler ce conte à dormir debout. Mais je me tus, songeant avec une nouvelle angoisse que le jeune écrivain que j'admirais tant avait perdu l'esprit : un scélérat, qui jouait de sa ressemblance avec l'horrible Impérius, lui avait tellement fait peur que le pauvre délirait ! Guy me jaugea et je vis qu'il avait deviné la teneur de mes pensées. Il courba la tête, comme sous le poids d'un nouveau coup du sort. Puis, il posa une main amicale sur mon bras et reprit, espérant sans doute me convaincre :

- Impérius sait que le feuilleton sera bientôt achevé. Il sait aussi que je m’apprête à relater sa mort. Il est sorti d’entre les pages pour m’obliger à modifier l’épilogue du feuilleton. Pour l’instant, il ne peut apparaître dans la vraie vie que quelques heures et toujours près de l’endroit où je me trouve. Si j’écris sa fin, il reviendra avant la prochaine parution pour me tuer avant d’aller vers sa propre mort, c’est-à-dire lorsque le journal sera imprimé. Sache toutefois que jamais je ne changerai un seul mot. Impérius doit périr, sinon le monde réel courra un grand danger... un péril que personne ne peut imaginer : le chaos et la guerre ... car il aura trouvé le moyen de rester dans la réalité... et il veut devenir le maître du monde...

Je tressaillis : j’étais sûr cette fois que mon ami n’avait plus toute sa raison.

Il soupira, comme résigné :

- Je suis soulagé que quelqu’un d’autre sache la vérité. Merci de m’avoir écouté. Mais il faut que tu partes maintenant, Jules, j’ai du travail qui m’attend !

Il me guida affablement vers la sortie comme si nous venions d’avoir une conversation mondaine. J’étais trop bouleversé pour pouvoir réagir ; j’aurais dû insister et ne pas le quitter, mais je n’étais encore qu’un enfant et je suis rentré chez moi, trop secoué pour pouvoir réfléchir objectivement. Je ne dormis évidemment pas de la nuit et décidai de revenir chez mon ami au petit matin. Mais quand, à l’aube, je me présentai de nouveau rue de Varennes, la chambre sous les toits était vide. Madame Grelet avait eu son dernier loyer mais ignorai où son locataire était parti. Les liasses de papier, l’encrier et les plumes avaient disparu en même temps que leur propriétaire. Mon inquiétude ne fut pas prise au sérieux au journal, car les deux derniers épisodes du feuilleton furent livrés dans les temps par porteur. L’épilogue du feuilleton n’avait pas été modifié : Impérius était tué de la main de Léopold au cours d’un combat épique. Le Rédacteur, voulant verser à Guy ses émoluments pour les derniers épisodes, le fit rechercher dans tout Paris, sans succès. Il semblait avoir disparu de la surface de la terre. Je ne pouvais toujours pas croire que ce que m’avait révélé le jeune écrivain pût être la réalité mais, jamais plus, je ne le revis. Il s’était sans doute caché le temps de finir son roman. Mais ensuite ? Avait-il été assassiné par Impérius ou quel que soit le nom que se donnait cet homme horrible que j’avais entrevu chez lui ? Je n’étais plus sûr de rien, j’avais Avait-il sombré dans la folie ? Je pensais et repensais à ce que j’avais surpris. l’impression de devenir fou à mon tour. Il est terriblement angoissant de ne pas savoir ce qu’il est advenu d’un ami, mais le temps passa et je fis mon deuil comme je le pus.

Quatre ans plus tard, la guerre éclatait et j’avais mis de côté cette histoire abracadabrante. Je fus envoyé dans les tranchées à Verdun où je fus blessé en 1917. Lorsque je repris conscience, j’avais été admis dans un hôpital militaire. Mes yeux, brûlés par les gaz, étaient momentanément aveugles et mes poumons me faisaient terriblement souffrir, mais j’étais vivant et intact, au contraire de nombreux de mes compagnons qui avaient été tués ou étaient devenus ce que la presse appellerait bientôt « les gueules cassées ».

Un matin que je somnolais à moitié, quelques mots qui ne m’étaient pas destinés me firent brutalement retourner dans ce passé que je croyais avoir oublié. Une voix de femme, belle et pressante, murmurait :

- Ils ont tous réussis à franchir définitivement les pages. Abélard nous attend, les enfants également. Le sacrifice de Guy nous a tous sauvés d’Impérius. Alors tu dois vivre, Léopold, pour moi et pour tous ceux qui nous ont suivis

dans ce monde ! Nous allons t'emmener sur sa tombe à Blérians ! Ensuite, une nouvelle existence commencera pour nous !

La femme ne prononça pas un mot de plus mais, peu après, des bruits de pas, puis une sorte de remue-ménage m'indiquèrent que l'on était en train de déplacer le blessé alité juste à côté de moi. J'avais été sous le choc en entendant ces paroles, mais j'avais eu la présence d'esprit de me pincer fortement pour être certain que je ne rêvais pas. Aussi puis-je jurer que j'étais alors pleinement conscient. Contrairement à beaucoup de patients du dispensaire, je n'avais pas besoin de drogues. Je dus attendre qu'une infirmière vienne changer mes bandages pour connaître l'identité de l'homme qui avait occupé le lit à la droite du mien. Ce n'était pas mon infirmière habituelle, jeune et charmante, mais un vieux dragon que je n'appréciais guère, qui était de service. Elle se fit pourtant un plaisir de me renseigner :

- Un certain Saint-Aymes, un noble, j'imagine ! Pas très causant, un peu bizarre même, je trouve. Il a été sérieusement atteint par un obus aux deux jambes. Sa femme est venue en voiture le ramener chez eux. Leur chauffeur est taillé comme un hercule ! Il a porté son maître dans ses bras comme s'il était un fétu de paille. Pas un merci pour les soins prodigués ! Des gens à part, ces richards !

Je quittai l'hôpital quelques jours après avoir commencé à retrouver la vue. Un an plus tard, l'amnistie était signée. Je me rendis à Blérians dans le Morbihan aussitôt que je le pus. Là, près de la maison familiale des Pierrefitte, se trouve un cimetière minuscule. Je n'ai pas eu beaucoup à chercher : une tombe, parfaitement entretenue et fleurie, a été installée à l'abri d'un chêne centenaire, avec pour épitaphe : 19 mars 1884 – 16 décembre 1910. Ici repose Guy Pierrefitte, Ecrivain. « Que ma mort serve leur avenir ».

Je sus alors que les autres personnages du roman avaient à leur tour trouvé le moyen de sortir des pages pour venir rendre un dernier hommage à leur créateur. La guerre avait sans doute retardé ce pèlerinage... Mais ils étaient désormais dans notre monde... et décidés à y rester,

J'interrompis là mon récit et regardai tour à tour chaque personne de mon auditoire. Tous mes vis-à-vis demeuraient silencieux, comme si un enchantement avait figé chacun d'entre eux. Seule la pluie contre les carreaux continuait à briser le silence. Une bûche craqua soudain dans la cheminée. Le sortilège se rompit, Edouard éclata d'un rire homérique :

- Sacré vieux farceur ! Tu as triché et tout inventé à partir de la tombe d'un écrivain inconnu ! Tu nous as bien eus ! Mais c'était prenant ! Quelle histoire abracadabrante !

Nos amis surenchérirent, tandis que je tournai les yeux vers Edith. Elle m'avait cru, je le savais car elle eut pour moi un sourire tendre. Le même exactement que le jour où, jeune infirmière de guerre, elle m'avait définitivement retiré les pansements qui recouvraient mes yeux, m'offrant son beau visage à contempler. Que cette vision m'avait été douce, après toute l'horreur vécue à Verdun ! Nous nous étions retrouvés à la fin de la guerre et elle était devenue ma femme.

Et ce fut Edith qui eut le mot de la fin :

- Qu'importe, finalement, de savoir où commence et où finit la vérité lorsque l'on raconte une histoire ?

Je lui souris à mon tour.



Si Léopold et Agatha n'étaient plus repartis entre les pages du roman, peut-être que, comme moi, ils avaient enfin trouvé leur place en ce monde après avoir connu le chaos et la guerre...

## Sarabande

Aussi loin que je me souvienne, la fenaison de printemps était propice aux grands rassemblements festifs de toutes les fermes avoisinantes. Chaque petit fermier -car il n'y avait dans les années 50 nul gros propriétaire- se faisait un devoir d'aider ses voisins à la récolte, accompagné de toute sa famille ainsi que de ses ouvriers lorsqu'il avait les moyens d'en avoir. Nul n'était mis de côté : des résultats des moissons dépendrait le déroulement du reste de l'année, c'était donc l'affaire de tous. Et tous étaient de la fête : adultes comme enfants, chacun avait son rôle à jouer, sa partition à interpréter pour chanter la terre. Tandis que ceux qui le pouvaient s'activaient sous un soleil souvent impitoyable, les tous petits et les vieillards étaient installés à l'ombre des grands chênes : les premiers dormaient à poings fermés ou babillaient, paisibles et innocents, tandis que les seconds se rappelaient avec nostalgie les temps anciens, y allaient de leurs conseils et de leurs interjections lorsqu'une jeune oreille passait à portée de voix. Nos anciens prenaient leur rôle au sérieux : il s'agissait de surveiller tous azimuts nourrissons et bambins, eau, vin et nourriture afin de s'assurer qu'ils restaient protégés de la chaleur.

Et le plus beau des mois du calendrier, juin, s'égrenait alors en journées interminables, à la fois gaies et laborieuses, conviviales et épuisantes. Entraide et solidarité n'étaient pas des mots à la mode, ils étaient le reflet de la réalité.

Comme ils demeurent magnifiques dans ma mémoire, ces champs dorés ou verts recevant l'aubade de la faux ! Le geste auguste, élégant et séculaire de la coupe manuelle est aujourd'hui oublié, je le crains. Je m'en souviens si parfaitement que je le pourrais le refaire les yeux fermés : avec une régularité de métronome, la lame aiguisée semblait se contenter de caresser les tiges, mais cette morsure imparable laissait derrière elle épis ou herbes couchés en rangs sages et ordonnés comme s'ils se reposaient dans leur belle mort. Les seules interruptions à ce bal champêtre survenaient lorsque les faucheurs s'interrompaient un instant pour affûter à coups vifs la lame contre la pierre dure qu'ils gardaient accrochée à leur ceinture de cuir ; ou pour boire une lampée de vin coupée d'eau tout en essuyant leur front moite et tanné. Les femmes et les enfants aptes à travailler, dont j'étais puisque j'avais onze ans, étaient en charge du fanage permettant à la récolte de sécher, ou rassemblaient les gerbes en meules qui seraient ensuite jetées dans les tombereaux. Je devais donc me contenter de manier la fourche de bois tout en regardant avec envie l'outil noble dont j'aurai un jour le privilège de me servir enfin comme mon père avant moi et comme le père de mon père avant lui.

Souvent nous, les plus jeunes, harassés par la longue journée, tombions de sommeil sur nos chaises droites installées autour des grandes tablées tandis que le souper se prolongeait par les conversations des adultes. Nos mères n'avaient nul besoin d'insister pour nous décider à aller nous coucher, C'est au creux de la paille odorante d'une grange ouverte au ciel étoilé que nous nous endormions les uns à côtés des autres, le sourire aux lèvres, nos nuits peuplées de songes doux et calmes.

Il arrivait parfois que des journaliers viennent nous donner un coup de main en ces périodes où la pluie pouvait survenir n'importe quand. Mon père, l'un des rares à pouvoir rémunérer un extra, n'en acceptait toutefois que quelques-uns, triés sur le volet et dont il connaissait le sérieux ainsi que le courage à la peine. Le François était de cette veine-là. Originaire du Berry, toujours vêtu d'habits noirs taillés dans de la grosse toile, il avait une particularité qui le rendait particulièrement populaire chez nous : Le François était un de ceux que nous appelions les *conteux*, les *diseux* de fables ou d'histoires. Ainsi, quand il était décidé, il allumait tranquillement sa vieille

pipe et, se carrant dans une des rares larges chaises que nous prenions soin de lui réserver, condescendait à prolonger la veillée par des contes drolatiques ou effrayantes, selon son humeur du moment. Et alors, rien n'aurait pu nous obliger à aller dormir avant d'avoir entendu Le François ! A l'époque dont je vous parle, il devait avoir allégrement dépassé la cinquantaine ; son état de journalier en avait fait un voyageur, un itinérant collectant maints souvenirs exotiques dont il ne régalaient que ceux qu'il estimait. Par chance, mon père était de ceux que le François respectait et il nous avait déjà fait l'aumône de récits hauts en couleurs. Que ses histoires furent toutes véridiques, je n'en doutais pas un seul instant, car j'étais encore à l'âge où le monde est un coffre aux merveilles qu'il suffit de savoir entrouvrir. Le François détenait la clé de ce coffre et donc, pour moi, il était un être hors du commun, à la fois aventurier et savant comme je rêvais de le devenir moi-même plus tard. Dans la journée, je m'arrangeais toujours pour demeurer près de lui, lui apportant à boire, lui rendant mille menus services, si bien qu'il m'avait pris en affection. Il est assez amusant de constater que cet homme qui parlait sans lassitude durant des heures la nuit venue, était -de jour- un *taiseux*. Il se contentait d'approuver d'un signe de tête ou d'une simple onomatopée mes manifestations d'amitié. Mais l'œil bleu qu'il posait alors sur moi était si bienveillant que j'étais heureux, puisque je me sentais adoubé par mon héros.

Aussi, quand Le François était dans un bon jour et qu'il se faisait *conteux*, j'avais l'autorisation inestimable de m'asseoir à côté de lui. Mon air suffisant faisait sourire ma mère et mon père me donnait une bourrade affectueuse en passant, tandis qu'il s'en allait chercher ma petite sœur afin de l'installer sur ses genoux.

Nous étions ainsi souvent une bonne trentaine suspendus aux lèvres du François. Il gardait alors sa pipe fumante à la main, un verre d'eau de vie de prune servi en remerciement par ma mère à sa portée et, alors que le silence était éraillé seulement par le crissement des insectes ou le cri étouffé des oiseaux de nuit, son regard clair se perdait au loin tandis qu'il commençait d'une voix lente et bien posée :

- J'étais alors jeune journalier en Auvergne et c'était l'heure des fenaïsons tardives. La coupe du regain m'avait fait m'attarder sur ces terres ardues et montagneuses. Les journées étaient alors déjà fortement écourtées et j'avais de la route à faire de nuit pour me rendre chez les Jandreux qui m'avaient demandé. Après avoir reçu mon écot, je chargeai ma besace sur mon épaule, de quoi manger et je ne m'attardai pas : la fraîcheur commençait à prendre ses aises, la distance à parcourir était importante et j'étais attendu pour le matin. Dans mes vertes années, mes jambes ne redoutaient pas de prendre la route après une journée aux champs. Et comme j'avais déjà fait le parcours, je ne craignais pas de me perdre. Je marchais donc d'un bon pas et, lorsque la nuit devint d'encre, j'avais déjà parcouru une bonne moitié du chemin. Je devais passer par la dent du Diable près du village de Chaudeyrolles. Je hâtais plus encore le pas, cette région n'avait pas bonne réputation et le voyageur prudent ne cherche pas à tenter Celui que l'on ne nomme pas.

La lune était pleine et le rocher maudit se dressa bientôt sur ma gauche. Je le voyais aussi clairement que si je voyageais en plein jour. Je fis le signe de croix et m'éloignai aussi vite que possible de cet endroit sinistre. Je croyais en avoir fini avec les rencontres funestes et poursuivis ma marche avec pour seule inquiétude d'arriver avant l'aube pour pouvoir dormir quelques heures avant la longue journée de labeur en prévision. Je n'étais donc plus sur mes gardes et, lorsque la musique commença à parvenir à mes oreilles, je fus plus intrigué qu'inquiet. Imaginez un air à la fois lent et rythmé, aux notes répétitives et lancinantes, au son si léger qu'on l'aurait cru porté par le vent...

Je pensai d'abord que des bohémiens s'étaient établis pour la nuit dans les environs et songeai un instant leur demander l'hospitalité. J'avais déjà eu affaires à ces gens du voyage et ne m'en étais pas mal trouvé. Ils sont accueillants avec ceux qui les traitent d'égal à égal. Ce fut donc dans cet état d'esprit que je dirigeai droit vers le point d'où cette musique étrange semblait provenir. Au fur et à mesure que je m'approchai, je fus pris de doutes et ce fut une chance ! Ce qui me serait arrivé si je m'étais présenté sans précaution, je ne le saurais jamais. J'arrivai donc silencieusement jusqu'à une grande clairière illuminée par une lueur étrange. Cette dernière n'était causée ni par un feu de bois, ni par aucun autre recours naturel. Elle provenait d'une grande mare éclairant de ses feux mystérieux les alentours. Mais ce ne fut pas cette lumière prodigieuse qui me figea sur place, ce furent les occupants de cette trouée de verdure : des animaux fantastiques à mi-chemin entre les loups et les hommes debout sur leurs membres inférieurs, des oiseaux aux ailes déployées et aux visages féminins inquiétants, des squelettes parés de bijoux et d'habits somptueux, des ondins et des nymphes, et que sais-je encore ? Tous en tous cas dansaient une sarabande au son de cette musique étrange. Je réalisai alors que j'étais le témoin involontaire d'un sabbat : un seul bruit de ma part et s'en était fini de moi. Je n'osai plus faire un seul mouvement me contentant de réciter tous les Pater Noster et Ave Maria dont je me souvenais en m'obstinant à garder les yeux fermés, ainsi qu'il est conseillé à tous ceux qui surprennent ce qu'ils ne devraient jamais voir. Combien de temps je demeurai là, figé et transi ? Mystère ! Je finis par m'assoupir, car cet air-là avait un je ne sais quoi de berçant et d'hypnotique... Lorsqu'à nouveau j'ouvris les yeux, l'aube s'annonçait et la clairière était vide. Seule demeurait la mare, mais ses eaux étaient désormais noires et dormantes. Toutes les manifestations de la nuit s'en étaient en allées comme si elles n'avaient jamais existé. Je m'approchai avec précaution du trou d'eau sombre et lugubre : sur le sol humide, je trouvai une pierre noire en forme de dent de loup. Je l'ai toujours conservée et je la porte encore sur moi, comme un talisman.

A cet instant précis, tout en me fixant, le François sortit de sa poche, une pierre noire qui affichait effectivement la forme d'un grand croc. Il me la tendit d'un air grave :

- Prends garde, petit, de ne jamais croiser une cabale, mais si par malheur cela devait t'arriver, garde cette pierre serrée dans ta main et ferme les yeux bien fort.

Je regardai la pierre en tremblant un peu et m'inquiétai :

- Mais toi, tu n'auras plus de protection...

Le François lança un regard acéré en direction de mon père qui opina, puis il reprit :

- M'est avis que je ne vais plus beaucoup voyager, je me fais vieux, tandis que toi, tu as la vie devant toi et, crois m'en, elle te réservera bien des surprises.

Je pris alors le précieux talisman sous le regard envieux de tous les autres garçons présents.

Ce fut la dernière histoire du *conteux* car, peu après, le François entreprenait son tout dernier voyage. Mon père m'avoua, bien plus tard, qu'il se savait malade et avait pourtant tenu à participer à une ultime fenaïson...

Les années ont passé, les temps ont changé, les moissons sont aujourd'hui faites à l'aide de machines et c'est ma petite sœur qui, avec son mari, a repris la ferme.

Quant à moi, eh bien je suis devenu à mon tour un voyageur et un conteur d'histoires.

Je ne les raconte pas lors des veillées, je les écris –signe des temps, toujours-mais, grâce à mon ami, le François, je demeure persuadé que le coffre aux merveilles n'a pas encore livré tous ses mystères.

J'ai toujours la dent de loup sur moi, fixée au bout d'une chaîne en argent : elle m'a suivi dans chacun de mes voyages. Je suis paré, prêt à affronter toutes les sarabandes de la vie, qu'elles soient endiablées ou pas.

## La Gare Oubliée

- Alors, les filles, c'est-y pas magnifique ?

Cathy embrasse d'un geste ample la vue qui, effectivement, est à couper le souffle : une adorable petite vallée au creux de laquelle un antédiluvien village s'est blotti, investissant de sa pierre ocre le moindre pli et repli du paysage, semble miroiter dans la magie du petit matin. Un lac en forme de haricot reflète le ciel sans nuage et ce qui reste d'un pont romain souligne de ses courtes jambes arquées les sinuosités d'une nature sauvage et préservée. Isabelle laisse échapper une exclamation admirative à mi-chemin entre le sifflement et l'interjection, tandis que je demeure totalement muette -ce qui est plutôt rare- frappée par la beauté pure du spectacle. Les Pyrénées aragonaises n'ont pas usurpé leur réputation !

- Alors Soso ? renchérit Caroline en me donnant une petite tape sur l'épaule, ça ne valait pas le coup de la pousser un peu, ta « Titine » et de lui faire grimper ces tous petits 1.000 mètres d'altitude ?
- Si ! je concède sans regret. C'est vraiment au-delà des mots !

Je jette néanmoins un regard inquiet à ma vieille Peugeot dont le moteur poussif a, contre toute attente, résisté à l'ascension échevelée de l'étroite voie sinueuse menant jusqu'aux *Cariños*, dénomination figurant sur la carte routière pour désigner l'endroit où nous nous tenons présentement. Notre unique moyen de locomotion doit tenir le coup pendant une semaine de pérégrinations encore avant de nous ramener sagement au bercail.

Lorsque mes amies ont insisté pour aller passer la journée sur ce plateau réputé pour sa flore et sa faune, j'avais effectivement exprimé une certaine réticence, imaginant ma pauvre automobile rendant l'âme en cours de route dans un dernier soubresaut de fumée noire et malodorante. Depuis le village de Cusco, où nous avons arrimé notre toile de tente sur le petit terrain communal pompeusement baptisé *camping* -nous permettant au moins d'éviter le campement totalement sauvage- ce morceau de chaîne des Pyrénées nous faisait des clins d'œil proprement irrésistibles. Nous nous donc sommes levées à l'aube et, tandis que je priais silencieusement le Dieu de la montagne de ne pas avoir à croiser de véhicule venant en sens inverse, je me suis résignée à lancer ma voiture à l'assaut d'une voie qui n'a de route que le nom. Après réflexion, j'ai supposé que le mauvais état de ce chemin vaguement bitumé prouvait finalement qu'il ne devait être emprunté que par les animaux. Et je finis par m'attendre à ne devoir céder le passage, au détour d'un lacet, qu'à quelques bouquetins arpenteurs ou à une famille de chamois en quête d'un alpage. Mais nous étions parvenues à bon port sans croiser âme qui vive, ni déplorer d'autre incident notable qu'une légère odeur de surchauffe, dont ne sûmes pas trancher si elle provenait des pneus ou des pistons surcomprimés...

- Bon ! décrète soudain Cathy avec son habituel ton de commandant de troupe, toutes à nos sacs à dos et en avant la *rando* du bonheur !

Nous fourrageons allègrement dans le coffre et en extirpons tout ce que nous avons préparé pour faire une grande balade, pique-nique y compris. Le temps est magnifique et nous sommes bien décidées à profiter de cette halte près de la frontière franco-espagnole, avant de d'entreprendre un véritable périple dans la péninsule. Nous sommes au tout début des années 90 et notre petite bande rassemble quatre copines âgées d'un quart de siècle, dévorant la vie à pleines dents et... en vacances d'été ! Nous avons joué notre destination à pile ou face et c'est la belle Espagnole qui avait gagné contre la botte italienne. Une fois la frontière passée, nous avons toutes poussé un *Viva la libertad* ! aussi enthousiaste et retentissant que libérateur.

Nous entamons notre randonnée d'un pas guilleret, qui des jumelles dégainées à tout bout de champ, qui brandissant un carnet de notes ou de dessins avec son crayon gras pendant à une ficelle.

Quatre bavardes, gaies et assoiffées de paysages et de nouveautés, accueillies par le chant d'oiseaux qui s'obstinent à demeurer invisibles mais qui semblent toutefois nous souhaiter la bienvenue. Quelques fleurs des montagnes consentent aussi à déployer leurs jolies couleurs et leur délicatesse rustique pour notre plus grande joie. Nous nous égayons ainsi pendant un long moment, courant d'une découverte à l'autre, nous interpellant pour désigner une orchidée sauvage ou un iris. Le soleil s'est installé en maître dans l'azur, nous obligeant à nous protéger d'une casquette ou d'un chapeau en paille. Les plus pâles brandissent leur crème solaire, tandis que nos pas nous entraînent dans des sentes embroussaillées et de plus en plus profondes. Cathy, en bonne cheffe scout, repère soigneusement notre direction pour éviter que nous nous perdions. Heureusement pour les trois autres insouciantes que nous sommes !

En milieu de matinée, nous décidons de faire une première halte : la chaleur est déjà oppressante et un coin d'ombre, offert par un pan de montagne, nous tend ses bras herbeux. Nous déposons à terre nos sacs à dos avec soulagement.

Isabelle s'allonge aussitôt dans l'herbe en poussant des soupirs à fendre l'âme, se plaignant de l'état de ses pieds : ce n'est pas une grande marcheuse et elle râle –souvent pour la forme d'ailleurs– sur la quantité de kilomètres que nous l'obligeons à accomplir depuis le début de notre voyage, alors que c'est notre toute première grande balade.

Caroline offre sa peau déjà dorée au cru soleil, dédaignant l'ombre pourtant apaisante : elle vient du Nord de la France et considère que chaque instant passé sans profiter de la lumière solaire directe sur son épiderme est du temps perdu, d'où un bronzage de surfeuse hawaïenne et une légère tendance à jouer les lézards dès que l'occasion se présente.

Cathy, qui ne tient jamais en place plus de trente secondes, part avec son carnet de croquis à la recherche d'un point de vue intéressant pour ses yeux d'artiste.

Je m'adosse contre un arbre bas en poussant un soupir de satisfaction et ferme les yeux, savourant la perfection de l'instant présent : peut-être est-ce cela finalement la plénitude ? Etre au bon endroit, au bon moment, avec les bonnes personnes ?

La voix de Cathy me tire soudain de ma bienheureuse rêverie :

– Eh les filles, venez voir, c'est proprement ahurissant !

Je saute sur mes pieds tandis que Caroline est déjà partie rejoindre notre amie. Isabelle grogne, mais se lève néanmoins et me suit en pestant. Nous retrouvons Cathy et Caroline penchées sur ce qui ressemble à des rails rouillés et à moitié dissimulés par l'herbe épaisse et quelques ronces. Nous poussons des exclamations étonnées : ainsi, il y a eu une voie de chemin de fer en cet endroit improbable !

– Vous croyez que ça mène à une mine ou quelque chose dans le genre ? demande Cathy, pas peu fière de sa trouvaille.

– Suivons les et comme ça nous saurons, je propose alors, intriguée.

Isabelle semble avoir oublié sa fatigue, car elle surenchérit :

– Je vote pour !

Nous décidons aussitôt d'écourter notre pause et allons récupérer les sacs à dos. Nous entreprenons de suivre derechef les rails sous un soleil devenu de plomb.

A notre grand étonnement, au fur et à mesure que nous nous avançons dans le cœur de la montagne, les rails perdent leur aspect rouillé pour revêtir toutes les caractéristiques d'une voie régulièrement utilisée et entretenue. L'idée d'une mine, avancée par Cathy, prend de plus en plus de forme. Elle serait donc encore en

activité ? Je ressors la carte routière de mon sac et entreprends de l'examiner avec un regain d'attention, mais aucune mine n'est mentionnée aux alentours des Cariños. Et pour cause : au détour d'un virage ponctué par un amas de roches envahies par une végétation luxuriante, ce n'est pas un tunnel minier qui apparaît, mais ... une gare ferroviaire.

Nous échangeons des regards stupéfaits. Car ce que nous avons devant nous n'est pas une simple station de campagne constituée d'un ou deux baraquements de fortune : il s'agit d'un bâtiment aux proportions absolument gigantesques. Les matériaux des façades –pierre blanche et colonnes de fer- imposent leur style résolument Art-déco.

En premier plan, s'avance avec fierté une immense rotonde ferroviaire n'accueillant par moins de sept voies. Sans réfléchir, et toujours bouche bée, nous progressons sous ce porche aux proportions dignes d'une gare de capitale. Mais, si les voies semblent toutes en état de fonctionnement, l'endroit est vide : pas de train, aucun voyageurs en partance ou débarquant. Il en ressort une impression étrange, comme si nous avions emprunté au temps l'une de ses parenthèses et que quelques détails non négligeables ont été oubliés au passage.

Nous suivons ensuite les abords de quais aussi désertés que le terminus. Isabelle fait rapidement quelques croquis et nous attendons qu'elle nous rejoigne en silence, impressionnées, que dis-je, intimidées par la majesté des lieux. Nous atteignons enfin l'entrée du hall de gare qui est, comme le reste de cette construction inattendue, monumentale : trois lourdes portes ouvragées ponctuent le centre de la façade. Je lève la tête : une marquise géante, toute de fer forgé, remarquable et par sa taille et par la beauté de ses volutes, soutenue par deux colonnes élancées, ponctue élégamment l'espace d'accueil. La porte d'entrée centrale -la plus haute et la plus large- étant entrouverte, nous pénétrons dans le hall sans même nous concerter : il s'avère immense et silencieux comme une nef d'église et ses innombrables fenêtres laissent le soleil pénétrer à grands flots. La décoration est en entrelacs vertigineux de stucs et de vitraux, le sol est recouvert de carreaux de ciment dont les dessins figurent un tapis floral blanc, vert et bleu nuit aux proportions grandioses. Un escalier souterrain, également d'une taille plus que respectable, mène droit à un sous-sol : sans doute est-ce un accès aux quais...

Je crois que nous ressentons alors toutes la même impression : nous sommes au cœur de l'œuvre d'un architecte de génie du début du siècle dernier, aussi inventif et visionnaire qu'un brin mégalomane. Nos brèves remarques admiratives sont teintées de réserve : il y a évidemment quelque chose de bizarre dans le fait qu'une gare aussi incroyable soit totalement vide et nulle part indiquée par un quelconque panneau. L'écho de nos propres voix nous fait sursauter, si bien que nous chuchotons la plupart du temps.

- C'est drôle, souligne Caroline, on dirait que la gare a été abandonnée précipitamment. Regardez à droite sur ce guichet, il y a une liasse de tickets à moitié commencée. Ici, les chariots pour porter les valises sont encore chargés de malles d'une autre époque... et là, c'est quoi ?

J'aurais reconnu les yeux fermés l'endroit qu'elle désigne et je m'exclame cette fois à haute voix, faisant tressaillir mes amies :

- Une bibliothèque ! Non mais regardez-moi ça, quelle merveille !

Je cours jusqu'à l'entrée en forme d'ogive d'une pièce aussi haute que vaste : partout, ce ne sont que livres anciens soigneusement alignés dans des rayonnages de bois sombres. Je parcours quelques titres au hasard : il y a là des œuvres rédigées dans toutes les langues : Don Quichotte de Cervantes, *Wuthering Heights* D'Emily



Brontë, Vingt mille Lieues sous les mers de Jules Verne, *Il Principe* de Machiavel.... Des pupitres innombrables équipés chacun d'une lampe art déco Tiffany et d'un fauteuil confortable appellent à la lecture ; aux quatre coins de la salle, des escaliers en colimaçon élèvent leurs volutes de fer jusqu'au premier étage pourvu –semble-t-il- de presque autant d'ouvrages et de tablettes de lecture que le rez-de-chaussée. Nous levons enfin nos yeux ébahis vers le plafond : celui-ci est une incroyable verrière en forme de coupole aux dessins stylisés et aux couleurs superbes. Je déchiffre le mot « Gloria » au milieu d'une fleur géante qui ressemble à un lys. Nous finissons par nous asseoir chacune sur un fauteuil pour échanger nos impressions et fourrager dans nos sacs : aucune erreur, pas une seule de nos cartes ne mentionne cet endroit incroyable. Aucun bruit ne se fait entendre, comme si cette gare stupéfiante était abandonnée depuis des lustres ; pourtant tout y semble aussi neuf que si elle venait d'être construite, sauf qu'il manque l'essentiel : les trains et les voyageurs.

- Il doit y avoir une explication rationnelle, affirme Cathy tout à coup. Peut-être que nous rêvons...

Elle se pince et laisse échapper un cri de douleur, ce qui a au moins l'avantage de nous détendre un peu.

- Si je nage en plein rêve, je murmure alors en tendant la main vers un ouvrage resté entrouvert sur une des tablettes, ma foi, autant en profiter pour...

Une étrange clameur me fait interrompre et mon geste et ma phrase. Mes amies l'ont perçue également et se sont figées elles aussi : c'est un souffle étouffé d'abord, comme un soupir, un murmure venu des profondeurs de la terre, qui grossit, s'amplifie et devient de plus en plus fort, jusqu'à en être assourdissant. Nous nous relevons toutes, soudain alarmées : ce sont maintenant des cris de peur qui nous entourent soudain, ainsi que des craquements sinistres qui se succèdent, des bruits de verres qui claquent, des grincements semblant émaner de la structure même de la gare, puis des explosions brutales résonnent de tous côtés. Cathy, retrouvant ses instincts directifs, ordonne, tout en tirant sur ma manche :

- Vite, sortons d'ici !

Désormais, des lueurs vives nous entourent, des flammes lèchent le bois des guichets du grand hall, des hurlements stridents venus de nulle part nous font dresser les cheveux sur la tête. Le hall, pourtant vide de toute autre présence humaine que nous quatre, n'est plus qu'un espace empli de cris de panique, de bruits de bousculade, tandis que les hautes parois et le plafond sont livrés aux flammes. Soudain, tandis que nous contournons l'escalier souterrain, une énorme décoration en stuc s'écroule sur le sol juste devant nos pieds, nous faisant hurler. Nous commençons à larmoyer et à tousser. L'incendie gagne du terrain et la panique nous gagne...

Nous parvenons enfin à quitter le bâtiment, toutes saines et sauvées, puis nous gagnons les extérieurs en courant comme des folles, le cœur battant à tout rompre, toussant toujours. Puis, sans transition, nos souffles se calment, nos yeux s'apaisent, l'odeur de fumée disparaît totalement tandis que, dans le même temps, le vacarme cesse brutalement. Nous nous retournons toutes en même temps en direction de la gare et restons sans voix : elle est toujours là, mais à nouveau immobile et silencieuse, comme à notre arrivée. Aucune flamme désormais, pas même une vague fumée ne s'en échappe. Et, ce qui s'avère absolument impossible est que ce ne sont plus face à nous que murs lézardés et sales, fenêtres aveugles aux vitres brisées et poussiéreuses, pignons recouverts de plantes grimpantes, toitures éventrées. L'incendie qui nous a fait fuir est rappelé seulement par des griffures d'un noir passé

incrustées dans la pierre, des restes du squelette torturé de la gare saillant ici et là, des vestiges consumés, patinés par les ans et les intempéries.

- C'est pas vrai ! s'exclame Cathy d'une voix blanche. Non mais, j'hallucine ? Vous voyez quoi, vous ?
- La même chose que toi, je le crains, rétorque Caroline dans un murmure. Une gare fantôme !

Isabelle se met à trembler si fort que nous la forçons à s'asseoir et nous faisons toutes de même. Je sors une gourde de mon sac et je la lui tends. Après elle, nous buvons toutes à grosses goulées, le temps de nous reprendre un peu. Isabelle se relève et supplie :

- Partons d'ici ! S'il vous plaît, je veux quitter cet endroit tout de suite !

J'hésite et consulte la façade du regard : elle est à nouveau impassible. Je n'ai plus peur, mais je n'ose arrêter mes amies qui s'éloignent déjà. J'aurais voulu m'attarder encore un peu ; je prononce un adieu muet à la bibliothèque dont je suis certaine qu'elle n'est plus qu'un champ de ruines et de papiers calcinés. Je rejoins le petit groupe tandis qu'il longe les quais : désormais ce ne sont que des mètres et des mètres de rails rouillés et déformés, des amas de ferrailles tordues par un feu ancien qui pendent de l'avancée du toit, des herbes folles qui se sont invitées partout où passe la lumière.

Le présent s'impose crûment à nos yeux : la gare monumentale n'est plus qu'un endroit mort, sinistre et lugubre.

Inutile de préciser que notre randonnée a été écourtée. Une fois parvenues à la voiture, nous avons jeté nos sacs dans le coffre et le moteur, pour une fois obéissant, a démarré au quart de tour. Nous étions trop choquées pour pouvoir parler posément de ce que nous venions de vivre et nous sommes retournées au village sans échanger autre chose que des banalités.

Le soir même, je pose aux villageois quelques questions à propos de *la estacion abandonada a proximidad de los Cariños*. C'est la propriétaire de l'unique boutique du village, par chance passionnée d'histoire et très bavarde, qui éclaire enfin notre lanterne. Je suis la seule à parler espagnol et je traduis laborieusement ses palabres rapides à mes amies :

- En 1928, cette gare, qui devait faire la jonction entre la France et l'Espagne, a été inaugurée en grandes pompes par le Président français et le Roi d'Espagne. Ce chantier monumental, qui a duré plus de 20 ans, avait été entrepris pour créer une ligne ferroviaire qui traverserait les Pyrénées. Un architecte de talent du nom d'Oswaldo Campion donna naissance à une gare qui rappelait, par son style et ses proportions hors normes, la Gare Saint Lazare à Paris. Elle avait pour nom Santa Gloria : on raconte que c'était le prénom de la femme défunte de l'architecte, morte dans des circonstances mystérieuses et dont la perte l'avait laissé inconsolable. Campion a tout sacrifié à ce projet fou. Les coûts, considérables déjà dans leur estimation première –aussi bien pour la ligne devant traverser les montagnes, que pour les bâtiments- ont été multipliés par trois. Santa Gloria finit quand même par être ouverte et les trains circulèrent enfin. Mais trois ans plus tard, force fut de constater qu'en dépit de sa modernité, la ligne n'était pas rentable, notamment en raison du problème d'écartement des rails, différent en France et en Espagne, ce qui rendait obligatoire un changement de trains ; il fallait une journée entière pour effectuer les quelques 300 kilomètres. Le trafic fut néanmoins maintenu un an encore, grâce à de mystérieux subsides provenant d'un mécène qui n'était autre que Campion. L'architecte, dont la fortune était importante, se ruina totalement

pour que survive Santa Gloria. Malheureusement, quatre ans presque jour pour jour après son ouverture, la gare fut définitivement abandonnée : un violent incendie qui s'était déclaré dans la magnifique bibliothèque, fit de nombreuses victimes et des dégâts si considérables que l'exploitation fut totalement abandonnée par décision conjointe de la France et de l'Espagne. La deuxième guerre mondiale porta l'estocade finale : les tunnels ferroviaires français et espagnols furent murés l'un après l'autre. L'architecte aurait quitté l'Espagne peu après et on ne retrouve plus aucune trace de lui par la suite. On suppose que, désespéré par la perte de ce qui avait été le chef d'œuvre de sa vie et portait le nom de sa bien-aimée trop tôt disparue, il aurait mis fin à ses jours.

Aujourd'hui, pour des raisons de sécurité, plus personne ne se rend à Santa Gloria, hormis, tous les cinq ou dix ans, des ingénieurs envoyés par le gouvernement espagnol et accessoirement, ... des touristes égarés.

- C'est fou, toute cette histoire ! interrompt Cathy. Vous vous rendez compte : nous avons été victimes d'une hallucination collective ! Quand on dit que les pierres sont capables de communiquer ! Tous ces cris, ces flammes autour de nous ! Je n'ai pas fini de faire des cauchemars !
- Moi aussi j'en tremble encore ! soupire Isabelle en ouvrant ses croquis faits à la hâte des bâtiments flambants neufs. Ça semblait si réel ! Avant et pendant l'incendie !

Caroline approuve :

- Oui, j'ai trouvé ça éprouvant moi aussi ! Ça va nous faire le plus grand bien de quitter Cusco dès demain. Direction le Sud et ses plages de rêve !

Je ne pipe mot mais je pense qu'effectivement cela ne servirait à rien de retourner à la gare fantôme. Je me sens à la fois triste et apaisée : Santa Gloria a dit ce qu'elle avait à nous dire ; sans doute avait-elle estimé que nous étions les bonnes personnes, venues au bon moment pour enfin faire part des réminiscences de son passé glorieux et de sa si triste fin.

## Le Patient Numéro 13

Je venais de soutenir ma thèse sur la schizophrénie depuis peu lorsque j'obtins enfin l'autorisation administrative -et à ma grande surprise, l'accord de l'intéressé- me permettant de rendre visite au célèbre Patient Numéro 13 de l'hôpital psychiatrique de la ville de B.

L'histoire de cet homme hors du commun avait défrayé la chronique quelques deux ans auparavant, un peu avant l'an 2000 : d'une part, parce qu'un assassin en série était du pain béni pour la presse, d'autre part, parce que le passage par les multiples personnalités de ce patient s'accompagnait d'un changement à la fois physique et comportemental si stupéfiant que même les plus éminents psychiatres étaient pris au dépourvu. L'un d'eux ayant d'ailleurs été blessé par l'une de ses violentes manifestations, le criminel avait été installé dans une cellule hautement sécurisée. Qui plus est, les médecins craignaient qu'il ne passe -en l'espace d'un instant- du paisible et peureux Numéro 1 à celui, autodestructeur et suicidaire Numéro 13 et n'attente à sa propre vie.

Au lieu de lui donner son nom de baptême, Janus Masson, les journalistes -puis au fil du temps- les praticiens eux-mêmes, avaient fini par ne plus l'appeler que le Patient Numéro 13. De fait, 13 personnalités éminemment différentes avaient été répertoriées chez lui, se réveillant à tour de rôle et au gré des réflexes de protection ou d'agression de leur hôte.

Il existe de multiples formes cliniques de schizophrénie, certaines sont très symptomatiques, d'autres heureusement beaucoup plus discrètes, sont les plus répandues. Nous étions donc là devant un cas exceptionnel, ce qui avait nourri mon souhait de rencontrer celui qui était donc, à mes yeux, un extraordinaire sujet d'étude.

Personne n'était autorisé à demeurer seul en sa présence à cause du dangereux, de l'effrayant numéro 12, assassin sans état d'âme et qui l'avait donc rendu tristement célèbre aux yeux du grand public. Aussi, après les multiples formalités d'usage, je pus enfin pénétrer -accompagnée toutefois d'un solide gardien armé d'un *taser*- au sein de l'espace que l'on avait attribué au pensionnaire le plus illustre de l'établissement. La pièce n'était ni plus ni moins qu'un cube soigneusement capitonné d'environ 3 mètres de côté et dans lequel n'avaient été installés que les meubles indispensables au confort rudimentaire de son occupant : un lit, un fauteuil, une table. Masqué par un mur bas, se trouvait tout au fond de la pièce ce qui devait être une salle de bains minimaliste. Je constatai que tout le mobilier, sans exception, était fixé au sol et qu'une caméra murale mobile placée hors d'atteinte surveillait les lieux.

Le vigile se posta à côté de la porte, tandis que je découvrais enfin l'homme pour lequel j'avais accompli un voyage de plus de 450 kilomètres. Installé dans le fauteuil, ce dernier était en pleine lecture du contenu d'un classeur en plastique. Il n'avait pas bougé un cil, comme s'il n'avait pas remarqué que nous étions entrés. Pourtant, le bruit du verrou électronique qui venait d'être désactivé, ainsi que celui de l'ouverture de la lourde porte blindée avaient été plus qu'audibles. Je demeurai immobile et silencieuse, soucieuse de deviner lequel de ses multiples visages le Patient Numéro 13 allait m'offrir. En attendant, je ne me privai pas de l'examiner. Son dossier indiquait qu'il avait 39 ans. Or, les schizophrénies débutent à l'adolescence ou chez l'adulte jeune, c'est-à-dire avant 30 ans. Quand Masson avait-il commencé à perdre son unité psychique ? Cela était très difficile à établir, d'autant plus que l'homme ne coopérait guère depuis son incarcération, donnant plutôt l'impression de jouer au chat à la souris avec tous les thérapeutes qui l'avaient approché. J'étais consciente que je ne dérogerai pas à la règle.

L'homme était de taille moyenne et ce que je voyais de lui confortait ce que les photographies montraient : un visage et un physique plutôt communs ; il donnait l'impression de quelqu'un que personne ne remarquerait au milieu de la foule, un Monsieur Tout-le-monde.

Soudain, un bruit sec me fit tressaillir. L'homme avait refermé le classeur contenant les pages qu'il lisait et je croisai son regard. Plus aucune banalité dans les yeux gris qui me jaugèrent alors. Ils brillaient d'intelligence et de froideur calculatrice. Soudain, la flamme glacée que je venais de surprendre s'éteignit comme par magie et l'homme se leva avec une maladresse inattendue, offrant une silhouette plus menue que celle que j'avais appréhendée, tremblante même. J'étais bluffée : sans transition, il était passé du Numéro 2, doué et brillant, au Numéro 1, timoré et angoissé.

- Oh, bonjour, docteur, balbutia-t-il d'une voix timide et nasillarde, l'air gauche, n'osant affronter mon regard. Je ne vous attendais pas si tôt et, lorsque je lis, je suis un peu distrait ! Veuillez m'excuser !

Je reportai mes yeux sur le classeur qui s'était entrouvert entre les mains maladroites et, stupéfaite, j'en reconnus aussitôt le contenu. Ainsi, il avait pu avoir accès à mon ouvrage : « la schizophrénie consciente chez les prédateurs ».

- Bonjour Monsieur Masson, répondis-je avec affabilité. Je vous remercie d'avoir accepté de me rencontrer. Me permettez-vous d'enregistrer notre entretien ?

L'homme fit un signe d'acquiescement et je m'empressai d'activer mon magnétophone. Je commençai sans attendre :

- Je constate que vous vous intéressez à mon travail...

Sans prévenir, la flamme réapparut dans le regard, la silhouette se redressa, s'étoffa, tandis que Janus me gratifiait d'un sourire satisfait, ce qui me fit alors ajouter :

- ...et surprise que vous ayez accepté de recevoir une jeune diplômée sans beaucoup d'expérience...

Car, à nouveau, j'avais affaire à la personnalité Numéro 2, l'un des aspects les plus passionnants de Janus Masson, doté d'un esprit vif et d'un égo surdimensionné. Numéro 2 se rassit avec aisance et c'est d'une voix également assurée, bien plus grave que la précédente qu'il poursuivit :

- Votre thèse est, de loin, la plus intéressante qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Cette hypothèse que cette « dysfonction du Moi » pourrait être autre chose qu'une défense pathologique pour se protéger inconsciemment d'un monde extérieur hostile, m'intrigue au plus haut point. Cela induirait donc que certains schizophrènes pourraient à volonté passer d'une personnalité à l'autre dès lors que cela sert leurs desseins. Vous avez dû faire grincer les dents de vos éminents collègues !

Je souris intérieurement à l'évocation de la réaction effectivement plus que réservée de beaucoup de mes confrères. Je jouai le jeu, attentive à conserver Numéro 2 présent le plus longtemps possible et pérorai :

- Je présume que je ne vous apprendrai pas que le mot schizophrénie vient du grec *skhizein* qui signifie perte de l'unité et *phren* qui signifie esprit. Le résultat de cette perte d'unité psychique est une triple incohérence entre pensée, propos et comportements. Le schizophrène ne construit pas « son monde » en relation avec les autres. Sa pensée se replie sur elle-même dans un fonctionnement de type autistique qui perturbe justement la relation à l'autre. Mais finalement, que sait-on vraiment des nombreux troubles qui menacent l'équilibre mental ? Bien sûr, le point commun entre tous est la perte plus ou moins durable et plus ou moins permanente de contact avec la réalité, l'apparition d'un délire. La dissociation se définit «comme un trouble des

fonctions normalement intégrées : l'identité, la mémoire, la conscience et la perception de l'environnement. Mais...

Numéro 2 compléta, en esquissant un sourire amusé :

- Mais pourquoi ne pas imaginer que ces troubles ne seraient chez certains sujets que des choix judicieux choisis avec méthode ?

Tandis que j'opinai, une nouvelle métamorphose s'opéra en Janus en un temps record : le regard se fit dur comme l'acier, la stature sembla s'accroître prodigieusement, tandis qu'il se relevait, me dominant de toute sa hauteur et murmurait :

- la représentation de la force, par exemple...

La voix était devenue basse, presque rauque. Les poings de Masson se resserrèrent telles des masses prêtes à frapper, la bouche se tordit dans un rictus tel que je ne pus m'empêcher de reculer. J'avais devant moi le Numéro 12, le meurtrier sans âme d'une dizaine de malheureuses victimes.

Le garde s'approcha, aux aguets, la main sur son arme, prêt à s'en servir. Aussitôt après, une nouvelle transformation eut lieu : la masse corporelle de l'homme sembla se réduire, devenant harmonieuse et bientôt, devant nos yeux ébahis, se dessina la morphologie d'un homme rajeuni, au sourire ravageur, au regard séducteur. Celui-là, c'était le Numéro 4, celui dont la police supposait qu'il avait attiré plusieurs victimes féminines pour les livrer ensuite entre les mains du cruel Numéro 12.

Je fis alors signe au garde qui reprit tranquillement sa faction à côté de la porte. Numéro 4 me fixa droit dans les yeux. La veulerie du meurtrier, la frayeur du pusillanime, la pédanterie du savant, ces 3 personnalités avait totalement cédé la place à un homme dont le charisme était presque tangible. Il était devenu plus que beau, il était violemment séduisant, attirant et, même prévenue, je subissais son attrait, le cœur battant. Comme je demeurai silencieuse, déstabilisée malgré moi, il interrogea d'une voix devenue de velours, caressante et presque hypnotique :

- Alors, jeune doctoresse, la question est : suis-je ou non responsable de mes actes ? Suis-je un malade mental dénué de responsabilité ou suis-je pleinement conscient de mes actes ?

Je reculai d'un pas pour me défaire de cette attraction presque surnaturelle et rétorquai :

- Si vous avez lu ma thèse jusqu'au bout, vous savez que j'émets effectivement l'hypothèse que de rares schizophrènes sont parfaitement conscients et contrôlent leurs différents « Moi », comme autant de pièces d'un puzzle qui forment ensemble la totale et complexe personnalité de l'être dans lequel ils cohabitent.

Mon vis-à-vis se détourna un bref instant et, lorsqu'il reporta son regard sur moi, sa physionomie et son maintien avaient de nouveau évolué. Soulagée, de ne plus être sous le joug du magnétique Numéro 4, je découvris le visage fatigué, les épaules voûtées d'un homme aux portes de la vieillesse. Sans prévenir, Numéro 13 venait ainsi de faire son apparition. Des rides de lassitude griffait ce visage que je venais de trouver si attirant, le corps auparavant bien découpé apparaissait amoindri, les yeux étaient enfoncés dans leurs orbites. J'étais tétanisée par la vitesse à laquelle la transformation s'était une nouvelle fois opérée. Lorsqu'il s'approcha de moi et se pencha à mon oreille, sa voix n'était plus qu'un souffle :

- Réveillez-vous, tout ceci n'est qu'un rêve, réveillez-vous...

J'étouffai un cri et ouvris les yeux, le cœur battant et la poitrine serrée.

J'étais allongée dans mon lit et la nuit était encore d'encre. Oppressée, je jetai un coup d'œil à mon réveil : il me restait encore plus de trois heures avant de partir rencontrer celui que l'on surnommait Le Patient numéro 13.

## L'Enfant-Miroir

La fillette aux longs cheveux blonds fait courir ses fins doigts agiles sur les touches noires et blanches du *Steinway* couleur bois d'ébène. Les notes d'une suite de Jean Sébastien Bach envahissent le salon, ricochent sur les murs, s'échappent par la fenêtre entrouverte et s'envolent jusqu'au jardin, ravissant les oreilles d'un quidam promenant son chien dans la rue voisine. La fillette interprète un morceau de musique difficile, un extrait que seuls les musiciens aguerris osent mettre à leur répertoire. Une fois la pièce achevée, la jeune pianiste se fige devant son clavier, perdue dans ses pensées. C'est une voix féminine dans son dos qui la fait revenir à la réalité :

– C'était très bien, Pauline !

L'enfant se retourne vers sa mère, Karine, pour lui adresser une moue dubitative :

– C'était correct, sans plus, rectifie-t-elle d'une voix morne.

Depuis qu'elle a cédé son rôle de professeure de piano à un grand maître, Luigi Bonatella, Karine n'est jamais avare en compliments sur les prestations de Pauline. Elle espère ainsi contrebalancer une pression qu'elle juge colossale pour une enfant de neuf ans. Car, dans moins de deux semaines, celle-ci doit donner son tout premier concert. C'est d'ailleurs pour cette raison que le superbe piano à queue a été installé à la place du *Kawai* droit sur lequel elle lui a appris à faire ses gammes. Le salon, pourtant très spacieux, semble -pour le coup- un peu étrié.

En contemplant sa fille, si menue face à l'imposant instrument, Karine se souvient qu'à quatre ans déjà, elle était capable de rejouer au piano n'importe quel air entendu, même brièvement. Puis très vite était arrivé le moment où elle avait su improviser sur le clavier à partir d'œuvres populaires ou classiques. Professeure à l'Académie de musique, Karine avait rapidement réalisé que les prédispositions de Pauline étaient exceptionnelles. Aussi, après avoir consulté son mari, avait-elle quitté son poste pour ne plus se consacrer qu'à leur enfant, lui dispensant cours musicaux et scolaires. Karine s'était parfois demandé s'ils avaient fait le bon choix : certes Pauline était choyée, mais elle était aussi privée de ce que les enfants de son âge ont d'ordinaire : une vie normale. Mais au fil des ans, la petite virtuose avait remporté haut la main de nombreux premiers prix musicaux, tout en maintenant un excellent niveau scolaire. Pauline étant, qui plus est, sociable, gaie, voire espiègle, il n'y avait donc pas eu lieu de s'inquiéter. Mais, le fait est que depuis plusieurs jours, l'enfant est devenue distraite et semble se renfermer sur elle-même. Son appétit est devenu celui d'un oiseau. Karine est persuadée que ce concert, proposé en cadeau le jour de son neuvième anniversaire, est la cause de ce mal-être inattendu.

Pauline se lève de la banquette en fronçant les sourcils. Elle maîtrise techniquement les morceaux qu'elle a choisi de jouer au concert : des airs de Bach, mais aussi de Mozart et de Beethoven. Mais si Bonatella, son professeur, avait été présent ce matin, il n'aurait pas hésité à lui dire qu'elle avait joué sans âme. Elle avait pourtant été tellement heureuse de la proposition faite par celui qu'elle surnomme affectueusement *El Maestro*. Un concert à son âge est exceptionnel. Martha Argerich, son modèle, s'est ainsi produite pour la première fois à huit ans. Et voilà des semaines que Pauline répète avec plus d'acharnement encore que d'habitude pour que sa prestation soit sans défaut. Le piano à queue a été livré récemment sur ordre de Bonatella, afin qu'elle se familiarise avec lui, car c'est un *Steinway* de même facture que celui que possède la Salle Gabrielle. La fillette a découvert avec ravissement la sonorité profonde ainsi que l'immense potentiel de variations de ce piano prestigieux. Mais les jours passant, elle sent qu'elle perd de plus en plus sa concentration et l'habituelle qualité de son jeu en pâtit sans qu'elle sache comment y remédier.



L'enfant-miroir est arrivée le même jour que le superbe piano noir et, peu à peu, ses pensées se focalisent sur elle. Et Pauline se rend bien compte que se dérobe, chaque jour un peu plus, tout ce qui faisait sa joie de vivre et son génie musical.

*El Maestro* se présente en début d'après-midi, très théâtral comme à son habitude dans son éternel costume noir et son écharpe blanche. La première fois que Pauline l'a vu, il lui a fait penser à un ténor lyrique : grand et fort, avec une voix puissante et bien modulée. Une profonde affection est née dès la première rencontre entre l'élève surdouée et ce professionnel réputé dans le milieu pianistique autant pour ses compétences que pour sa gentillesse.

Le professeur la fait travailler jusqu'au soir. Il demeure inhabituellement mutique, hochant seulement parfois la tête, surpris par son jeu. L'interprétation de l'enfant, d'habitude si vivante et pleine de sensibilité, est devenue sans relief même si, bien sûr, elle ne commet aucune fausse note. Tout comme Karine, il ne peut que constater le changement qui s'est opéré dans la fillette en seulement quelques jours. Avant de prendre congé, il pose sa grosse main sur l'épaule de son élève, toujours assise au piano puis, avec son accent italien que vingt-cinq années passées en France n'ont pas réussi à assouplir, il remarque :

- Pour d'autres, la façon dont tu as joué aujourd'hui, ce serait *bene*. Ma pour toi, c'est juste passable ! Tu ne dois pas douter, tu n'as aucune raison d'avoir peur ! Toi et moi savons que tu es prête. Il y a quelque chose dont tu veux me parler ?

Contrairement à ce pense Bonatella, Pauline ne ressent nul trac à l'idée de jouer seule devant un public. Mais comment pourrait-elle lui expliquer cette étrange nostalgie qui s'est emparée d'elle depuis que l'enfant-miroir lui rend visite ? Alors, la fillette assure à son mentor que tout va bien et qu'elle n'a pas peur même si la date du concert approche à grands pas. Qu'elle est juste un peu fatiguée.

Bonatella soupire, puis embrasse Pauline sur le front et suit Karine qui le raccompagne, l'air aussi préoccupé que lui. Pauline entend leur long conciliabule à mi-voix dans le vestibule. Elle ne comprend pas ce qu'ils se disent, mais elle sait qu'ils s'inquiètent pour elle et elle se sent coupable. Elle a aussi très peur qu'ils ne projettent d'annuler ce concert dont elle se faisait une telle joie ! La porte d'entrée claque enfin. Pauline referme sans bruit le couvercle du clavier : le visage de l'enfant-miroir est là, immobile dans le noir luisant du piano et son regard est tellement malheureux qu'il donne soudain à Pauline une forte envie de pleurer. Mais sa mère l'attend à l'entrée du salon, alors elle retient ses larmes pour aller la rejoindre.

Après le dîner, Pauline monte directement dans sa chambre. Elle a prétendu vouloir lire un peu, elle veut juste être seule avec l'enfant-miroir. Peut-être que ce soir, elle pourra enfin l'entendre. La chambre de Pauline ressemble à celle de la plupart des filles de son âge : des murs aux tons rose pâle, des meubles blancs, des livres sur les étagères. Mais au lieu des posters de groupes musicaux à la mode, ce sont, sans exception, des photographies des plus grands pianistes qu'elle a voulu y faire accrocher. L'un d'eux est un portrait de Martha Argerich, alors qu'elle était toute jeune. Comme Pauline, elle a été une enfant prodige. Aujourd'hui, à plus de 80 ans, elle continue à être une référence. Dans un angle de la pièce, trône une magnifique psyché, cadeau de la grand-mère maternelle de la fillette pour son dernier anniversaire. Pauline passe de longs moments devant la glace, non pour s'admirer, mais pour tenter de communiquer avec l'enfant-miroir. Car c'est dans la psyché qu'elle se montre le plus volontiers. Elle remue ses lèvres, lui tend les bras comme pour la faire venir près elle et pouvoir lui parler à l'oreille. Pauline sent que c'est pour lui dévoiler enfin le secret, mais elle n'entend pas ce qu'elle voudrait qu'elle sache. Et

l'enfant-miroir semble de plus en plus malheureuse qu'elle ne puisse pas la comprendre !

Pauline se brosse les dents, puis enfle son pyjama sans entrain. Elle sait que son père passera la voir quand il rentrera de son travail et elle devra faire semblant de dormir, sinon il risque de se tracasser, lui aussi. Son père, Léonard, Chef dans un grand restaurant, est rarement présent au moment des repas et ne rentre jamais avant le milieu de la nuit lorsqu'il travaille. Il se rattrape durant les autres heures de la journée, l'aidant pour ses devoirs ou jouant avec elle aux échecs. Pauline sait bien que ses deux parents l'aiment énormément. Elle sait aussi que, toute petite, elle a été très malade. Cela, c'est sa grand-mère qui le lui a dit un jour. Quand elle a posé la question à sa mère, cette dernière a répondu que l'essentiel était qu'elle soit guérie, mais elle a bien vu que Karine avait été pensive le reste de la journée. Elle n'a pas compris la raison de cette tristesse. N'était-elle pas en pleine forme à présent, à peine un rhume par-ci, par-là ? Et puis, il y a eu ce matin où elle a surpris une conversation entre son père et sa mère. Elle n'a pas saisi le sens exact de leurs paroles, mais elle a alors su qu'ils avaient un secret.

Pauline s'approche du grand miroir ovale. Elle observe longuement l'image qui lui fait face : elle lui ressemble en tous points sauf que, comme à chaque fois, ce reflet a une vie propre. Ce soir, l'enfant-miroir verse des larmes silencieuses. Alors, Pauline pleure avec elle, sans bruit, debout devant la psyché, posant sa main contre la main de glace comme pour tenter de la consoler !

Le lendemain, Pauline sent que l'enfant-miroir la suit furtivement partout dans la maison : elle discerne son ombre dans les portes vitrées, dans les meubles laqués de la cuisine, dans les carreaux brillants de la salle de bain. Son reflet l'accompagne jusqu'au piano, tandis qu'elle joue Clair de Lune de De Bussy pour se dérouiller les doigts. Pauline a très peu dormi et, depuis qu'elle est debout, elle a mal à la tête. Elle se sent lasse et, à la surprise de Bonatella, elle s'arrête soudain de jouer. L'enfant-miroir sur le piano ouvre la bouche comme pour chercher de l'air. Soudain, pour la petite pianiste, tout devient aussi noir que le *Steinway*.

Lorsque Pauline rouvre les yeux : elle est allongée dans son lit et un docteur est en train de l'ausculter. Il lui sourit gentiment :

- Ce ne sera rien, affirme-t-il en se relevant pour aller remplir une ordonnance. Juste un peu de surmenage. Il te faut du repos et de bons repas !

Il glisse quelques mots à l'oreille de Karine. Cette dernière vient caresser les cheveux de sa fille, puis elle sort pour raccompagner le médecin. Pauline regarde alors dans la direction de la psyché à la recherche de l'enfant-miroir. Mais son père se trouve juste devant la glace et elle ne peut rien distinguer.

- Papa, tu n'es pas au travail ? s'étonne sa fille.

Léonard sourit et vient s'asseoir près d'elle, lui expliquant qu'il est revenu dès qu'il a appris qu'elle avait eu un malaise. Pauline aime beaucoup son père, mais en cet instant, elle préférerait qu'il la laisse seule avec l'enfant-miroir. Car celle-ci s'est montrée dès qu'il s'est écarté de la psyché. Elle ne pleure plus, elle semble attendre quelque chose, comme à l'écoute de ce qui va suivre. Karine revient, portant un plateau avec un verre de jus de fruit et une part du gâteau au chocolat préféré de Pauline. Elle regarde Léonard, qui opine de la tête. Alors, elle pose le plateau sur la table de chevet pour prendre la main de Pauline :

- Avec ton père, nous avons décidé qu'il serait plus sage que tu attendes un peu plus avant de faire un concert. Nous allons annuler la Salle Gabrielle ; Monsieur Bonatella a dit qu'il s'occuperait de tout...

Pauline éclate en sanglots : ce qu'elle craignait tant est donc finalement arrivé. Elle ne peut l'entendre, mais elle sait que l'enfant-miroir est en train de pleurer avec elle. Les adultes ne savent-ils donc pas qu'un secret est trop lourd à porter lorsque l'on est une enfant ? Ses parents, désarmés et inquiets, tentent de lui expliquer l'un après l'autre qu'elle n'a rien de grave, qu'elle doit juste écouter le médecin, que c'est trop de stress pour elle, ce concert, qu'elle risque de tomber vraiment malade, qu'elle aura tout le temps devant elle, qu'elle ne doit pas penser qu'ils seront moins fiers d'elle...

Pauline réalise qu'ils n'ont rien compris malgré toute leur bonne volonté. Elle jette un coup d'œil vers la psyché, l'enfant-miroir l'encourage d'un geste. Alors, Pauline parle enfin de l'enfant-miroir qui vient la voir après qu'elle ait surpris le secret. C'était le matin même de son anniversaire, il était tôt, ses parents étaient encore dans leur chambre et elle s'apprêtait à leur faire une surprise. Elle a collé son oreille contre la porte et c'est là qu'elle a entendu sa mère dire que pas un jour ne passait sans qu'elle ne pense au bébé qu'ils avaient perdu, neuf ans plus tôt. De quel bébé parlait-elle, puisque, elle, Pauline, était guérie ? Elle n'avait pas frappé à la porte, elle s'en était retournée à sa chambre sur la pointe des pieds.

Léonard et sa femme échangent un regard désemparé, puis Karine porte une main tremblante à sa bouche, incapable de parler. Elle opine seulement de la tête en direction de son mari et c'est lui qui explique :

- Quand ta mère était enceinte, elle portait deux bébés, toi et une autre petite fille, ta jumelle. Vous avez été toute les deux très malades à la naissance ; toi seule as survécu. Nous avons décidé de ne te pas t'en parler, par peur de te perturber. Nous sommes désolés, nous réalisons que tu as non seulement l'âge mais aussi le droit de savoir.

Pour Pauline, tout s'éclaire enfin : l'enfant-miroir est sa sœur, sa jumelle, voilà ce qu'elle voulait lui dire depuis le début. Elle voulait lui faire comprendre qu'elles avaient été deux, mais que l'une d'elles ne pouvait vivre dans ce monde. A la question de Pauline, c'est sa mère qui répond cette fois, les yeux pleins de larmes :

- Elle s'appelait Safia, cela signifie Pure.

Pauline ferme les yeux, accompagnant son jeu de son corps tout entier comme si elle ne formait plus qu'un seul être avec le piano. Jamais elle n'a joué avec autant de sensibilité, de maturité et de ferveur. Car elle joue pour Safia qui est là tout près d'elle, son doux reflet se profilant sur la laque du grand piano de la Salle Gabrielle. Elle l'accompagne ainsi durant tout le concert, présence rassurante et sereine.

Quelques secondes après la note finale, un long tonnerre d'applaudissements salue la performance de Pauline. Le public se met debout pour ovationner la jeune interprète. Demain, dans les journaux, on pourra lire que Martha Argerich a trouvé en Pauline Brunel sa digne héritière.

Lorsqu'elle se lève pour saluer, Pauline constate que, sur le Steinway, il n'y a plus que le reflet de son propre visage, souriant et épanoui. Elle regarde ses parents et *El Maestro* qui ont joint leurs applaudissements pleins de ferveurs à ceux de la salle.

Pauline songe alors qu'elle est en paix et que Safia l'est désormais également.

## Chaleur Infernale

Lorsqu'il ouvrit les yeux, ce matin-là, il eut vaguement conscience que quelque chose n'allait pas. Il respira à fond, essayant de réprimer l'impression désagréable qu'un événement tragique était survenu durant son sommeil. Il se souvint alors qu'il avait fait le pire cauchemar de toute son existence, mais –étonnamment– il lui fut totalement impossible de se rappeler en quoi il avait consisté. Seule demeurait la frayeur, irraisonnée et aigüe.

Il tenta de calmer les battements désordonnés de son cœur. Il n'avait pourtant pas peur de grand-chose et, c'était pour cette raison, précisément qu'il occupait la place qui était désormais la sienne : Président à vie de la République Démocratique de Tanaisie. Il avait entrepris de faire de ce petit pays d'Europe de l'Est une puissance qui compte et il ne s'embarrassait d'aucun scrupule pour arriver à ses fins. Il chassa de son esprit les détails embarrassants qui jonchaient sa route : accusations de tortures et crimes contre l'humanité que ces imbéciles de journalistes étrangers répandaient à son propos. Pour lui, la fin justifiait les moyens et il se focalisa plutôt sur ce qu'il considérait comme des victoires méritées, arrachées de haute lutte à ses adversaires. Il finit par se rasséréner un peu. Il était un Chef d'Etat sévère et sans concession, mais c'était pour le bien de tous. Il était Ménétor 1er, Le Guide, Le Timonier, un père pour son peuple. Un jour, les livres d'histoire le citeraient en exemple aux côtés d'autres hommes de sa trempe : Gengis-Kahn, Alexandre-le-Grand, César ou Napoléon. Ce n'était donc pas une mauvaise nuit qui aurait le pouvoir de le perturber !

Il se cala confortablement contre ses confortables oreillers, jeta un regard circulaire et satisfait tout autour de lui : sa vaste et luxueuse chambre était telle que la veille, chaque meuble de prix sagement à sa place, chaque objet collectionné parfaitement rangé. Il ne voulait être entouré que d'œuvres d'exception et d'ordre. Et si son peuple se plaignait du coût de la vie ou de ne pouvoir manger à sa faim, il n'avait jamais accepté de se priver un instant pour répondre à ses éternelles jérémiades en diminuant les impôts. Il avait plutôt fait jeter aux frontières ou en prison les marginaux, les opposants et les étrangers.

Il ne perçut aucun bruit suspect, aucun bruit pour être exact. Or ce silence justement, opaque et inattendu, lui sembla comme annonciateur de menaces imprécises et le sortit de ses pensées. Son inquiétude refit surface : à cette heure, le personnel du palais vaquait à ses occupations et, même s'il avait pour ordre de se faire discret, des bruits étouffés perçaient toujours plus ou moins ici et là. Lui-même avait d'ailleurs fait punir sévèrement quelques serviteurs trop bruyants. Non, décidément, ce silence total ne lui disait rien qui vaille...

La seule chose que devait redouter un dirigeant éclairé, tel qu'il se qualifiait lui-même, était bien sûr un coup d'Etat. Aussi avait-il pensé à tout : ses prisons ultramodernes étaient pleines de parents, femmes ou d'enfants de militaires et, si jamais ces derniers tentaient quoique ce soit contre lui, ses indéfectibles fidèles n'hésiteraient pas à sévir... Tout le monde tremblait devant lui et il savourait pleinement cette peur viscérale : c'était, à son avis, le seul moyen de garder le pouvoir, car à ses yeux la peur mène le monde. Et il se voyait bien en Maître du monde dans un avenir plus ou moins proche.

Toujours tenaillé par un sentiment diffus que quelque chose ne tournait décidément pas rond, tous ses sens étaient maintenant en alerte. A travers les jalousies des hauts volets fermés, une lumière ténue nimbait la pièce d'une clarté légèrement rougeâtre, surprenante voire dérangeante. Il se tourna vers le réveil :

les cristaux liquides annonçaient qu'il était déjà huit heures trente. Dans moins d'un quart heure, son premier ministre viendrait faire son rapport, pendant qu'il prendrait son petit-déjeuner dans le salon jaune. Le soleil était donc déjà levé depuis longtemps. Il reporta son attention sur les raies formées par cette étrange lueur émanant de l'extérieur et qui découpait le sol en bandes tremblotantes. Il songea soudain que cette lumière amortie avait une explication toute simple : avec ce fichu dérangement climatique, les saisons ne ressemblaient plus à rien. Hier, le temps avait été magnifique, estival, sans un nuage. Aujourd'hui, il fallait sans doute s'attendre à un orage, car il réalisa soudain qu'il était en sueur : si tôt le matin, la température à l'intérieur du Palais se faisait déjà écrasante. La climatisation devait être en panne, c'est ça qui n'allait pas : il rejeta nerveusement la couverture pour venir s'asseoir sur le bord du grand lit à colonnes. Il s'apprêtait à sonner un serviteur pour lui faire ouvrir les volets lorsque, à travers le tissu de son pyjama, il sentit que les draps devenaient de plus en plus chauds, jusqu'à être aussi brûlants que s'ils avaient été incandescents. Pourtant, la soie grège était intacte. Comment était-ce possible ? Il se leva d'un bond, jeta un rapide coup d'œil sous le grand lit, puis tout autour de lui pour trouver l'origine de cette inexplicable sensation. Aucune flamme apparente, pourtant. Était-il toujours en train de rêver ? Il posa une main précautionneuse sur l'oreiller : la sensation aiguë à nouveau éprouvée lui fit retirer ses doigts et pousser un cri de douleur. Il était donc bien éveillé et son lit était devenu cuisant comme la gueule d'un four !

Il recula tout en regardant le magnifique meuble avec incompréhension et se heurta à la lourde chaise sculptée installée non loin : une nouvelle sensation d'échauffement intense, le long de sa cuisse, cette fois-ci, le fit souffrir autant que si elle avait été léchée par des flammes. Il s'en alla en boitillant jusqu'au bouton d'appel pour sonner son majordome. Le plastique aussi était brûlant, mais il s'obstina, soufflant sur ses doigts. Il patienta ensuite une ou deux minutes, mais personne ne vint, contrairement à l'habitude où chacun s'empressait d'obéir sans délai au moindre de ses désirs. Le sol de marbre, habituellement frais, devenant de plus en plus inconfortable, il alla chausser ses pantoufles en hâte, pestant contre le majordome, le premier ministre et tous les incapables qui l'entouraient. Aucun d'eux ne se montra, même après un bon moment. Cette fois, plus de doute, il y avait un problème et un problème sans doute grave. Peut-être un incendie, mais alors, pourquoi personne n'était venu s'assurer de sa sécurité ?

Il se saisit de l'arme qu'il gardait à portée de main, un pistolet léger et très maniable dont il n'aurait pas hésité à se servir s'il avait fallu ; le métal chaud se fit incandescent et il n'eût d'autre choix que de laisser tomber l'objet avec un nouveau glapissement de douleur. Il regarda sa main, elle n'était ni rouge, ni cloquée. Pourtant, la sensation demeurait cuisante et douloureuse. Il hésita puis, après avoir entrebâillé la porte donnant sur le couloir pour vérifier qu'il n'y avait pas de danger immédiat, il se glissa hors de ses appartements, prêt à passer sa colère sur la première personne qu'il croiserait. Mais les larges corridors du Palais étaient totalement vides de toute présence humaine. Pas étonnant qu'il n'y eût aucun bruit. Ils avaient tous fui, ces lâches, le laissant seul et peut-être sans défense ! S'il y avait eu une quelconque insurrection, il y aurait eu des bruits de combats, des cris, mais tout était calme et en ordre. Que se passait-il donc ?

Une sensation de soif survint, se fit intense et, le dévora de plus en plus. Le président s'engouffra dans l'une des grandes salles d'apparat où des flacons précieux et bouteilles hors de prix offraient toute une déclinaison de boissons délicieuses. Il se servit au hasard et remplit un grand verre en cristal de baccarat.

Le liquide était bouillant et lui brûla les lèvres et la gorge. Il poussa un hurlement, lâchant le verre qui se brisa en mille morceaux à ses pieds. La canicule se faisait de plus en plus intense et il chancela un bref instant. La pièce, où il se trouvait présentement, ne possédait pas de volets. Il réalisa seulement alors qu'elle était pourtant plongée dans la même semi-pénombre que sa chambre. Il s'approcha lentement des grandes baies vitrées en arc de cercle. Il découvrit bouche bée le spectacle désolé qui régnait au dehors. Il demeura un instant sans réaction : au lieu du magnifique parc arboré hier verdoyant, une plaine de désolation s'étendait où qu'il regardât, noyée dans une sorte de brouillard poussiéreux et mouvant ; le ciel bas, d'un rouge-orangé sale et sans éclat recouvrait un sol calciné et poussiéreux ; les arbres n'étaient plus que des squelettes torturés et calcinés ; les tapis de fleurs dont il se souvenait disparaissaient sous une épaisse couche de gravats incandescents. Il sortit en hâte et descendit le grand escalier à double révolution : parvenu au rez-de-chaussée, il ouvrit les grands battants de la porte d'entrée principale puis se figea, ne sachant où aller.

Alors, dans un son lugubre, les murs du palais présidentiel commencèrent à se craqueler, à se fissurer, à se disloquer, puis à tomber lentement en poussière, se répandant tout autour de Ménétor, tandis qu'une odeur âcre d'œufs pourris le prenait à la gorge. Il n'identifia pas immédiatement ce relent pourtant si caractéristique. Il était trop abasourdi pour réfléchir.

Il se retrouva, impuissant et incrédule, debout au beau milieu des ruines de ce qui avait été bâti à grands renforts de *dollars* pour montrer avec ostentation au monde entier l'étendue de son triomphe et la force de son pouvoir. Il commença à marcher, la gorge de plus en plus irritée. En toussant, il se dirigea à l'aveugle afin de chercher de l'aide. Mais il était irrémédiablement seul et incapable de comprendre ce qui s'était passé...

De toutes les hypothèses qui lui venaient à l'esprit, aucune n'était vraiment satisfaisante : l'explosion d'une bombe envoyée sur sa capitale par un pays ennemi, une pollution atmosphérique causée par un accident industriel, un incendie gigantesque. Mais alors, où donc étaient les cadavres ? Il avait l'impression de devenir fou ! Il se demanda quelle était l'étendue des dégâts. Toute la Tanaisie était-elle détruite ou seulement la Capitale ? Et combien de temps pourrait-il survivre dans un tel environnement de désolation ? Enfin, quand les secours arriveraient-ils ? Car, même s'il ne comptait pas beaucoup d'amis, il y avait son homologue de ce puissant empire plus au nord avec qui il avait noué des liens cordiaux. En apprenant ce qui arrivait au Président de la Tanaisie, il enverrait sûrement des avions de reconnaissance... Ménétor s'accrocha avec force à cette idée que, s'il était l'unique survivant d'une catastrophe, c'était donc qu'il était bien un Elu, comme il l'avait un temps proclamé. Il allait s'en sortir, n'était-il pas de la race des vainqueurs ?

Il déambula longtemps ainsi, écrasé de chaleur, les poumons en feu, la peau fiévreuse, les yeux rougis, le corps douloureux, l'esprit en déroute. Aucune ombre, aucun abri pour échapper, ne serait-ce qu'un bref instant à cette fournaise implacable ! Le sol semblait fait d'une lave poussiéreuse, chaude et caustique qui se soulevait à chacun de ses pas lourds et de plus en plus lents. Il leva la tête vers ce qui avait été autrefois le soleil : une lueur affadie semblait toujours accrochée aux nuées rougeâtres, mais ce n'était plus l'astre flamboyant. Pas étonnant qu'aucune ombre apaisante ne puisse être créée par cette lumière qui n'en était pas une. Il était sorti de l'enceinte de son palais. Les silhouettes floues et

cauchemardesques d'immeubles écroulés d'où émergeaient des flammes tremblantes, se succédaient ; des carcasses de bus, de voitures éventrées lui apparaissaient au détour d'une rue défoncée, les ruines méconnaissables d'un pont se perdaient dans l'espace enténébré. Nulle part, il n'y avait trace d'un quelconque être humain, pas même un chien, plus aucune plante. La vie avait entièrement déserté la capitale de la Tanaisie ; même les couleurs semblaient mortes, atones et passées.

Ce fut juste au moment où Ménétor se faisait cette réflexion que son cauchemar de la nuit lui revint en mémoire dans un flash à la netteté si parfaite, qu'il sut alors que jamais personne ne le viendrait le sauver.

Lui, le grand Ménétor, l'un des hommes le plus puissant de la planète, était mort dans son sommeil. Une fin à la fois stupide et stupéfiante : une veine qui avait lâché quelque part dans son cerveau. Il avait ensuite lu avec rage les grands titres des journaux internationaux qui avaient paru dès le lendemain de l'annonce officielle de son décès : « la fin inattendue du dictateur » ; « la Tanaisie peut renaître » ; « les portes des prisons ouvertes, la fin du cauchemar » ; « la Tanaisie redevient un pays libre » etc... Tout d'abord, il avait éprouvé de la colère, d'abord contre ceux qui n'avaient jamais rien compris à ses actes destinés à rendre la grandeur à son pays, ensuite parce qu'il n'avait pas accompli ce qu'il estimait être l'aboutissement de sa présence sur terre : dominer le monde pour en faire un modèle de perfection selon ses propres critères. Puis, au bout d'un certain temps, après avoir accepté le fait qu'il était bel et bien mort, il avait été soulagé de réaliser qu'il n'avait pas souffert. En vérité, il n'avait rien senti du tout lorsque la grande faucheuse était venue le cueillir. Ainsi c'était cela mourir ? Pas la peine d'en faire tout un plat !

Tout à coup, une terrible pensée lui vient à l'esprit : est-ce à dire qu'il demeurera solitaire, errant sans fin et sans consolation au cœur de cet antre volcanique constituée des ruines de son empire, suffocant dans une insupportable chaleur empestant le souffre ?

Comme en réponse à son interrogation, jaillit une voix terrible surgit du néant, une voix caverneuse et profonde comme le tonnerre, le faisant tomber à genoux :

— Soit le bienvenu en Enfer, Ménétor 1<sup>er</sup> !

**FIN**